LOUIS BAUDIN

de l'Institut

Une théocratie socialiste :

L'Etat jésuite du Paraguay

DITIONS GÉNIN - PARIS

DU MÊME AUTEUR

aux Éditions GÉNIN.
Librairie de Médicis

L'AUBE D'UN NOUVEAU LIBÉRALISME.

ESQUISSE DE L'ÉCONOMIE FRANÇAISE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

LES INCAS DU PÉROU.

LA MONNAIE, CE QUE TOUT LE MONDE DEVRAIT EN SAVOIR.

Une théocratie socialiste :

L'ÉTAT JÉSUITE DU PARAGUAY

Louis BAUDIN
de l'Institut

Une théocratie socialiste :

L'ÉTAT JÉSUITE DU PARAGUAY

ÉDITIONS M.-Th. GÉNIN
3, rue de Médicis - PARIS



Ruines de San Ignacio
(Cliché Pierre-Philippe Kuhn).

Théocratie socialiste : titre percutant et pourtant déjà édulcoré. Théocratie communiste eût choqué le lecteur du XXe siècle par l'apparence d'une impossible synthèse entre deux croyances opposées. Le socialisme, au contraire, est devenu si vague, au moins en Europe occidentale, qu'il peut être lié à une théocratie (1). Le système jésuite mérite ce nom parce qu'il est planifié, autoritaire et comporte une certaine mise en commun (2). Il semble même à première vue aller fort loin dans la voie du socialisme puisque la centralisation est très poussée et le mécanisme des prix aboli, mais ce qui l'empêche de prétendre au communisme, c'est sa tendance profonde, sous-jacente, vers l'intérêt personnel et la propriété individuelle. L'ensemble est donc beaucoup plus complexe qu'il ne paraît à l'observateur superficiel et il n'entre pas exactement dans le cadre des classifications établies par les économistes.

Le motif de cette complexité est que cette théocratie et ce socialisme plus ou moins imparfaits ne se situent pas sur le même plan. Dans l'esprit des fondateurs, le deuxième est secondaire, car le spirituel a une primauté incontestée. Les Jésuites imposent d'abord la religion catholique, ils adaptent ensuite

(1) Voyez notre étude *French Socialism* dans l'ouvrage collectif : *On Freedom and Free Enterprise*, Princeton, 1956.

(2) L. Baudin et A. Barrère. *Manuel d'Économie Politique*, 8e éd., Paris, 1958, t. I, p. 298.

tant bien que mal à cet impératif les conditions matérielles de l'existence en choisissant le procédé le plus commode, c'est-à-dire en incorporant à leur système des institutions indiennes. La théocratie est l'apport des Jésuites, le socialisme est l'apport des indigènes.

Qu'en agissant ainsi, les Jésuites se soient inspirés des Incas, un grand nombre de leurs règlements en apporte la preuve, et nous établirons par quelle filière les premiers réformateurs ont été amenés à choisir un tel modèle. Toutefois de grandes différences existent entre les deux systèmes. Nous avons montré ailleurs qu'une des principales caractéristiques de la société péruvienne précolombienne était un dualisme net : d'une part une masse socialisée, d'autre part une élite où apparaissaient quelques formes naissantes de propriété individuelle. Cette séparation est plus claire encore au Paraguay puisque les dirigeants sont des blancs et que la masse est constituée par les indigènes. Mais précisément la remarquable originalité du système péruvien s'efface : les dirigeants du Cuzco formaient une élite réelle, conforme à la définition classique, car ce groupement était « ouvert » en sorte qu'il se recrutait dans la masse, et c'est ainsi que les Incas ont évité une cristallisation redoutable (1). Les Jésuites, sur les bords du Parana, constituent au contraire un groupement fermé, une *caste* et non une élite. Le jour où ils disparaîtront, ils seront encore plus difficiles à remplacer que les seigneurs du Cuzco. Leur système

(1) L. BAUDIN. *El Imperio socialista de los Incas*, 3e éd., Santiago de Chile, 1953.

n'apparaît donc pas dans cette optique comme une simple annexe, plus ou moins sublimée, de celui des Incas. En outre, nous savons que l'Empire péruvien s'est constitué peu à peu par la conquête. Rien de semblable au Paraguay.

Les Jésuites s'installent au sommet de la hiérarchie sociale, non par contrainte, mais par nécessité logique ; ils empruntent aux indigènes les éléments matériels de leur édifice par motif de simplicité. C'est ainsi que les matériaux communautaires indiens et une certaine planification sont utilisés par ces nouveaux architectes sociaux.

Enfin le territoire occupé par les Jésuites du Paraguay constitue une enclave socialiste dans un monde capitaliste. D'où des problèmes ignorés autrefois et combien passionnants que nous retrouvons aujourd'hui à une autre échelle : ceux des rapports entre États capitalistes dits libéraux et États planifiés dits socialistes.

Juridiquement parlant, les Missions forment *la province jésuite du Paraguay*, ce qui est leur nom officiel. Leurs détracteurs ont prétendu que les missionnaires s'efforçaient de créer un *État* indépendant, calomnie qui est devenue un des principaux arguments invoqués par les Espagnols et les Portugais pour obtenir l'expulsion des Jésuites. En fait, ceux-ci ont cherché à isoler leurs administrés pour des raisons morales fort compréhensibles, mais n'ont jamais tenté de se soustraire aux nombreuses autorités laïques et ecclésiastiques à qui ils étaient soumis. Les corregidors des villages ont rendu hommage à ces autorités et les Indiens des Réductions ont été

regardés en Espagne comme des fidèles sujets de la Couronne (1).

Il est triste de constater qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles comme aujourd'hui un très grand nombre de jugements portés sur cette expérience fameuse sont dépourvus d'objectivité. La plupart des commentateurs sont manifestement *a priori* pour ou contre les Jésuites, pour ou contre toute théocratie, pour ou contre le socialisme. Que le lecteur renonce à ce sectarisme qui rend vaine toute étude scientifique.

I. — Le milieu naturel : les débuts héroïques

Arrivés au Paraguay en 1587 les missionnaires ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs tournées parmi les Indiens comportaient plus de risques que de profits : les uns ne revinrent pas et les autres constatèrent que leurs prêches procuraient à leurs auditeurs des distractions assez goûtées par eux, mais sans résultats. De leur côté, les hauts dignitaires de l'ordre comprirent que leurs efforts resteraient vains tant que les colons espagnols pratiqueraient le système de l'*encomienda*, nommée « commende » par les Français.

(1) On trouvera de nombreux témoignages en faveur de cette thèse dans A. Armani et R. Lacombe : *Les institutions politiques et sociales dans les Réductions du Paraguay. Sciences ecclésiastiques*, octobre 1961, p. 401 et suiv.

L'*encomienda* s'appliquait dans toute l'Amérique espagnole depuis le début de la conquête ; elle consistait dans une obligation réciproque des deux parties : l'Indien devait fournir certains services ou travaux à l'Espagnol qui, de son côté, s'engageait à le protéger et à le faire instruire dans la foi catholique. Le système dégénéra en se transformant en concession d'un certain nombre d'indigènes par le gouverneur à un Espagnol qui, pratiquement, les traitait en esclaves. En principe l'*encomienda* ne pouvait durer plus de deux vies, mais les prisonniers de guerre étaient assujettis au système pour toute leur existence, eux et leurs descendants, sous le nom de *yanaconas* qui avait un tout autre sens au Pérou (1).

Une lutte sans merci éclata dès lors entre les colons à qui la « commende » apparaissait comme indispensable, car elle leur apportait la main-d'œuvre que les indigènes, paresseux et insouciants, ne leur fournissaient pas de bon gré, et d'autre part les missionnaires révoltés à juste titre par cette résurrection de l'esclavage. Les heurts furent nombreux et souvent dramatiques : prédicateur jeté au bas de sa chaire, prêtre menacé de mort, Jésuites expulsés de certaines villes... etc. C'est dans cette atmosphère orageuse que de grandes figures surgissent : le Père Lorenzana, Supérieur des Jésuites à Asunción, le Général des Jésuites Père Aquaviva et surtout le Père Diego de

(1) Lorsque nous citons des ouvrages mentionnés dans notre annexe (Les sources), nous nous abstenons de répéter les indications. Pour les *encomiendas* au Paraguay, P. HERNANDEZ : *Organización...*, t. II, p. 87 ; L. LUGONES : *El Imperio...*, p. 137 ; au Pérou ; L. BAUDIN : *El Imperio socialista...*, p. 171 et suiv.

Torres, venu du Pérou, qui décida la formation d'établissements permanents : « les réductions ».

Ce mot désignait en Amérique du Sud le rassemblement, après une guerre, des indigènes dispersés au cours des opérations militaires, donc le début de la pacification (1). Au Paraguay il a été appliqué aux nouvelles agglomérations d'Indiens organisées par les missionnaires. L'atout majeur de ces derniers était la déclaration du roi Philippe III du 15 juillet 1608 attribuant aux réductions des Jésuites le privilège de ne pas être soumis à l'*encomienda*. On comprend dès lors l'essor de ces établissements : les Indiens qui en faisaient partie échappaient à l'esclavage. On comprend aussi la colère des colons, mais les Jésuites tinrent bon. Précisément, le territoire occupé par les Guaranis entre le Parana et l'Uruguay était fécond, accueillant, tropical sans excès : c'était le Guayra. Là furent fondées les premières réductions : Lorette, en 1610, et San Ignacio Mini qui illustrèrent les noms des Pères Macetta et Cataldino (2).

Malheureusement ces agglomérations se trouvaient sur le territoire brésilien dans le voisinage des Paulistes qui les razzièrent à plusieurs reprises pour se procurer des esclaves. Les Missionnaires décidèrent en 1637 de quitter ces lieux maudits et ce fut un exode tragique vers le sud (3). Peu après le

(1) Les Espagnols ont donné bizarrement le nom de « doctrina » à la réduction d'Indiens déjà convertis, c'est-à-dire à la « paroisse ». Ils l'ont aussi appelée « village » *(pueblo)*, ce qui est plus logique.

(2) Voyez le bon exposé de R. Lacomle : *Sur la terre comme au ciel...*

(3) Dans le tome III de sa relation, le Père Ruiz Montoya raconte cette terrible fuite vers le sud. La réduction de Angeles qui comptait 10 000 habitants fut anéantie : 2 000 indigènes

Supérieur général obtint du roi d'Espagne le droit d'armer les Guaranis. La vie reprit dans les nouvelles réductions situées dans des plaines baignées toujours par le Parana et l'Uruguay, mais placées à cheval sur les États actuels de Paraguay, d'Argentine et de Brésil. La province argentine de Misiones en forme le centre, sorte de hernie qui s'insère sur les cartes contemporaines entre les deux autres pays. La moitié des réductions se trouvait dans cette poche, un quart au Brésil, un quart au Paraguay.

Les Pères s'employèrent activement à créer une milice, bien armée, bien entraînée, orgueil des Guaranis qui étaient naturellement très braves. Au printemps 1641, la jeune armée des réductions écrasait les Paulistes et la paix régna dans la région.

Une trentaine de villages, dont plusieurs étaient des villes, se développèrent dans ce large quadrilatère qui mesurait 650 km du Nord au Sud et 600 km de l'Est à l'Ouest, pays salubre, fertile, boisé, bien irrigué et riant, considéré par les voyageurs comme le jardin de cette partie de l'Amérique latine. La capitale était Yapeyu.

Nous avons laissé de côté les autres réductions, beaucoup moins importantes, celles des Chiquitos, isolées au Nord du Chaco bolivien, où vivaient au maximum 16 000 habitants, celles des Franciscains, près d'Asunción et les quelques villages éparpillés des Mojos et des Manacicas auxquels il est fait allusion dans certains récits.

seulement parvinrent à se sauver (F. JARQUE : *Ruiz Montoya en Indias 1608-1652. Colección de libros raros y curiosos que tratan de América*, 4 vol. Madrid, 1900).

II. — Le milieu humain : les antagonismes

Au Paraguay, comme dans toute l'Amérique latine, blancs et indigènes se trouvent face à face, mais les premiers sont divisés, comme nous venons de le voir. Pour comprendre cette division, nous devons nous reporter aux pionniers de la conquête. La psychologie du conquistador éclaire celle de ses successeurs.

Sans entrer dans une analyse approfondie qui nous éloignerait de notre sujet, nous rappellerons que le capitaine espagnol parti pour le Nouveau Monde incarne au plus haut point le *casticisme* si bien étudié par Miguel de Unamuno, étonnante synthèse d'idéal et de réalité, de divin et d'humain, de mysticisme et de sensualité. Le conquérant est un individu, dans le plein sens du mot, conscient de sa personnalité, de sa solitude, même dans la foule, de sa liberté, même parmi les lois, les règlements et les dogmes. Constamment emporté vers le péché, succombant et repentant, il vit dans la perpétuelle angoisse créée par un antagonisme profond entre les influences matérielles et les influences spirituelles. Sa vie est une tragédie interne dont le fait géographique accroît l'intensité par l'accumulation des obstacles opposés par la nature au développement normal de l'homme. Le milieu hostile de la forêt, du désert et de la sierra lance à l'aventurier un perpétuel défi que l'Indien est incapable de relever, mais auquel

riposte l'Espagnol. Dans ce cadre, la silhouette du conquérant atteint une incontestable grandeur (1).

Ainsi, à la fois esprit et chair, don Quichotte et Sancho Pança, cet isolé s'attache à qui il décide de s'attacher. Sa fidélité est totale parce qu'elle est consentie. Il suit sa vocation jusqu'au bout : il sera soldat ou prêtre, gueux ou héros, bandit ou saint, il sera tout ce qui s'accordera à son idéal et à son caractère, tout, sauf un médiocre.

A l'époque où nous nous plaçons, au début du XVII[e] siècle, l'ère des *conquistadores* est révolue ; ce sont les missionnaires qui ont hérité leur esprit d'initiative, leur foi, leur enthousiasme, leur goût du risque, et aussi leur violence, leur orgueil, leur sectarisme, leur volonté de domination. Ils font leur la maxime de Sepúlveda : le parfait doit commander à l'imparfait (2). Or les Indiens sont des païens, des barbares ; les conduire bon gré mal gré sur le chemin du christianisme est un impératif absolu.

Les missionnaires manquent à leur devoir s'ils se bornent à prêcher la bonne parole dans une église, ils doivent être agissants. Leur maître, saint Ignace de Loyola, a précisé la règle de leur conduite : « Il ne faut pas compter sur la foi pour faire son salut, il faut servir Dieu ». Les missionnaires sont des apôtres, des conquérants aussi comme les grands capitaines, mais des conquérants d'âmes.

(1) JAIME EYZAGUIRRE. *Hispanoamérica del dolor*. Madrid, 1947.
(2) *Democrates alter de justis belli causis apud indos*, écrit en 1547.

L'objet de la conquête spirituelle est l'indigène, matière à qui il faut donner la forme, et l'obstacle réside dans le comportement des compatriotes espagnols. Il en était ainsi dès le début de la conquête lorsque les représentants de l'Église s'efforçaient, non sans peine et à l'aide d'un formalisme traditionnel (1), de rendre la guerre « juste ». Dorénavant c'est la juste paix que les missionnaires doivent obtenir, autrement dit la suppression des abus dans les rapports normaux pacifiques entre les hommes. Pratiquement les Jésuites se trouvent « engagés » dans une longue lutte contre l'exploitation des Indiens, contre l'esclavage. Les capitaines savaient qu'ils pouvaient difficilement passer outre aux injonctions de l'Église : Las Casas menaçait d'excommunier quiconque suivait un chef coupable de se livrer à une guerre injuste (2). D'ailleurs, nul ne niait que les saints apportaient leur aide directe dans les combats (3). De même les colons esclavagistes hésitaient à enfreindre les interdictions de l'Église, surtout lorsque celles-ci étaient appliquées par les Jésuites, d'autant plus ardents qu'ils étaient arrivés les derniers dans les régions qui nous intéressent, après les Franciscains, les Dominicains et les Augus-

(1) Nous faisons allusion aux formalités impératives du *requerimiento* et de l'*infamar*, le premier comportant injonction adressée à l'indigène de se soumettre pour des motifs précis, le deuxième destiné à expliquer aux armées royales les raisons de la guerre. Ces deux textes devaient être lus par le notaire sur le front des troupes avant le combat.

(2) L'expédition du gouverneur Rodrigo de Contreras en 1536 contre le Nicaragua a été paralysée par une menace d'excommunication de Las Casas.

(3) G. Friederici. *Der Charakter der Entdeckung und Eroberung Amerikas durch die Europäer*, Stuttgart, 1925, p. 418.

tins, et que des rivalités avaient éclaté non seulement entre le clergé régulier et le clergé séculier, mais encore entre les ordres eux-mêmes (1).

Les colons espagnols installés en Amérique du Sud au XVII[e] siècle, descendants ou non des conquérants, n'ont plus la mentalité de leurs ancêtres et n'ont pas encore celle du créole du XVIII[e] siècle. Leur caractère reste dur, dominateur, passionné, et les intérêts matériels, économiques, prennent une place croissante parmi leurs mobiles d'action. Imbus de la doctrine mercantiliste, alors régnante dans la métropole, les seigneurs de la terre cherchent ardemment à s'assurer des profits et n'hésitent pas à exploiter les indigènes. L'esprit chevaleresque, le désir ancestral de grandeur s'estompent. Dans les villes où naît et se répand une certaine culture, à l'exemple de Lima, la Cité des Rois, luxueuse et rayonnante, la « tropicalisation » notée par les observateurs, donne à la société ce charme qui la rend si attrayante à l'époque coloniale (2). Dans cette atmosphère nouvelle les missionnaires apparaissent comme des concurrents sur le plan économique et comme des gêneurs sur le plan moral.

Dans les vastes plaines baignées par les affluents du Rio de la

(1) Dominicains et Franciscains se montraient souvent hostiles aux Jésuites. Un évêque d'Asunción, Mgr Cardenas, s'est rendu célèbre en prétendant excommunier toute la Compagnie de Jésus !

(2) J. Terán. *La naissance de l'Amérique espagnole*, trad. franç., Paris, 1930. A. Wagner de Rayna. *L'esprit de l'Amérique latine*, *Revue de Sociologie économique et de Psychologie des peuples*, anvier 1951.

Plata l'éparpillement des habitats, l'immensité des domaines, la difficulté des communications font du colon espagnol un maître puissant peu disposé à se plier aux ordres des autorités, laïques ou ecclésiastiques. Le colon mêlé à l'indigène, annonce le *gaucho*, le fédéraliste, l'anarchiste, le rude soldat des guerres civiles qui risqueront de rendre l'Argentine « invertébrée » jusqu'au jour où les immigrés européens, échappant à l'emprise de la nature, s'insurgeront contre l'espace, mettront un frein à la liberté, rendront aux citoyens le sens de l'unité.

Restent les indigènes. Sur leur mentalité, toutes les observations concordent. Les Tupis-Guaranis formaient une masse de population allant de la côte brésilienne (Tupis) au Chaco bolivien (Chiriguanos). Bons agriculteurs avant même l'arrivée des blancs, ils se nourrissaient de yucca, de maïs, de patates douces, de fruits tropicaux, de piment, de maté, du produit de la chasse et de la pêche et, ne disposant pas autrefois de bétail, ne négligeaient pas la chair humaine. Ils s'enivraient avec une boisson fermentée analogue au *pulque* mexicain. Ignorant les métaux, ils utilisaient comme matières premières le bois d'abord, l'argile, la pierre et l'os ensuite. Ils connaissaient aussi des herbes médicinales et travaillaient le coton et le caoutchouc.

Guerriers redoutables, ceux d'entre eux qui étaient voisins de l'Empire des Incas ont à plusieurs reprises combattu les armées péruviennes. Peu de temps avant le débarquement de François Pizarre à Tumbez, des Guaranis tentèrent de pénétrer dans la région méridionale de l'Empire, mais se heur-

tèrent aux grands forts d'arrêt disposés sur leur route par les maîtres du Cuzco (1).

Malgré leur caractère primitif et leur animisme, ces indigènes avaient un certain goût de l'abstraction : ils adoraient un « dieu inconnu » et leur langue permettait d'exprimer des sentiments poétiques (2). On comprend qu'ils n'aient pas été rebelles à la catéchisation des missionnaires et qu'ils ne soient pas restés insensibles aux fastes de l'Église catholique.

Les auteurs hostiles aux Guaranis énumèrent avec complaisance leurs défauts : absence de sentiment familial, mépris de la femme, horreur du travail, routine, imprévoyance, versatilité, sans oublier des vices tels que l'alcoolisme. Quelques-uns de ces défauts atteignent un degré presque incroyable : quand un Indien a charge d'animaux, il oublie fréquemment de les nourrir ; lorsque l'autorité lui offre un meilleur logement, il refuse de changer pour ne pas modifier ses habitudes ; s'il désire un objet à un moment déterminé, il peut fort bien ne plus le désirer au moment suivant. Il donne l'impression de vivre dans l'instantané sans avoir la notion de l'avenir, de rester indifférent au milieu comme si celui-ci lui était étranger, de se retrancher dans la négative pour éviter toute décision. « Quand on lui demande s'il sait fabriquer tel ou tel objet, remarque

(1) E. NORDENSKIÖLD. *The guarani invasion of the Inca Empire in the sixteenth century. The geographical Review*, 1917.

(2) Leur langue ne comporte ni le K, ni le jota, ni le double R (L. A. SANCHEZ : *Reportaje al Paraguay*, p. 29).

F. de Azara, quel que soit cet objet, l'Indien répond négativement pour qu'on ne l'invite pas à le faire » (1). En revanche, ce primitif est attiré par le bruit, le mouvement, le clinquant, il aime se livrer à l'échange pour l'échange, sans aucune idée de profit ni même d'équivalence, ce qui fait de lui la proie des commerçants blancs peu scrupuleux. En un mot, sa mentalité est celle d'un enfant (2).

Ses conditions de vie étaient, avant l'arrivée des blancs, moins défavorables que celles de beaucoup de ses congénères parce que les ressources naturelles lui permettaient de vivre sans travail excessif. Il mangeait à sa faim et, si son habitat était des plus sommaires puisqu'il consistait en une chaumière, celle-ci avait cependant une fenêtre, contrairement à la chaumière andine. S'il n'avait pas de souliers et portait des vêtements grossiers : chemise, caleçon, *poncho* et bonnet de coton, même à l'époque coloniale, c'est qu'il ne se souciait pas d'en avoir d'autre.

Le mélange des Guaranis et des Portugais a donné les « Mameluks » de la région de São Paulo qui semblent avoir joué dans

(1) F. de Azara. *Viajes por la América del Sud*, p. 264.

(2) Il est intéressant de noter que plusieurs caractères des Guaranis sont identiques à ceux que les sociologues attribuent aux Arawaks (probablement leurs ancêtres) dont l'habitat était l'Amazonie. Ces primitifs étaient notamment « somnolents, sensuels, ingénieux, artistes, bons artisans, excellents musiciens, chasseurs, mauvais agriculteurs, adonnés aux narcotiques, cruels dans les guerres ». Ils se sont heurtés sur le plateau andin aux Kollas dont la psychologie était fort différente et qui ont été sans doute les fondateurs du grand empire de Tiahuanaco, antérieur aux Incas (A. Posnansky : *Antropologia y sociologia de las razas interandinas y de las regiones adjacentes*, La Paz, 1938).

l'histoire des XVIIe et XVIIIe siècles le triste rôle de pourvoyeurs d'esclaves.

Pour parfaire cette vue d'ensemble du milieu humain, nous indiquerons quelques chiffres approximatifs de la population des réductions, en nous bornant aux Guaranis. La courbe qui correspond à ces chiffres est très sinueuse : elle monte fortement dans les périodes de calme lorsque les Indiens affluent pour fuir les esclavagistes, elle fléchit brutalement dans les années de guerre ou d'épidémie.

Il est très probable que ces chiffres sont au-dessous de la réalité, car les autorités publiques avaient intérêt à réduire le nombre des habitants des réductions pour diminuer la charge de la capitation due au Roi d'Espagne et aussi pour éviter de susciter la jalousie des hauts fonctionnaires espagnols :

Début du XVIIe siècle : 28 000.
1628 à 1637 : razzias des Paulistes, exode.
1682 : 48 000.
1707 : 100 000.
1717 : 121 000 (épidémie).
1718 : 105 000.
1732 : 140 000 (épidémies de 1732 à 1739).
1739 : 74 000.
1753 : 99 500.
1753 à 1756 : guerre contre les Paulistes.
1757 : 96 000.
1763 : 50 000 (épidémie de petite vérole).

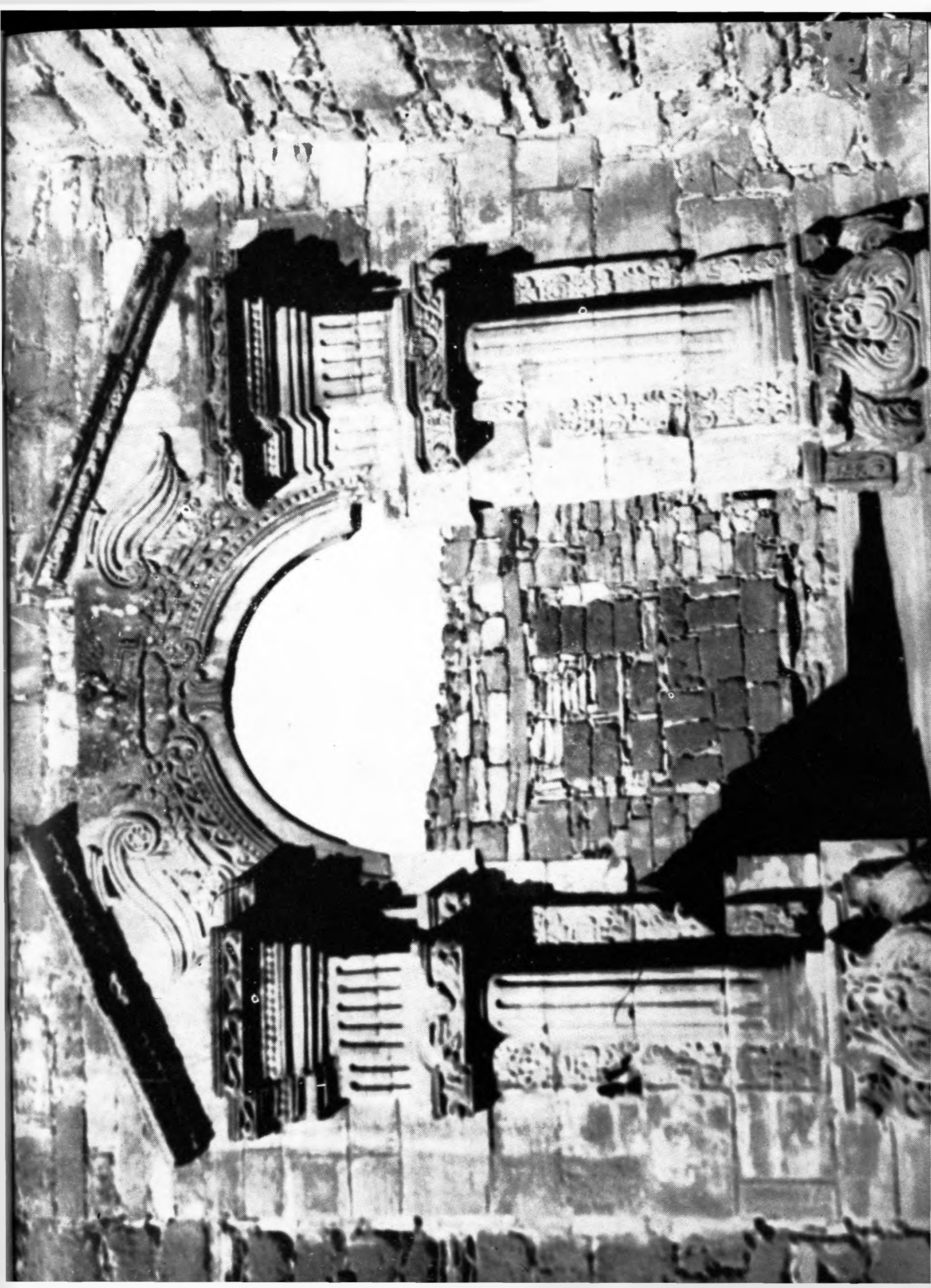
1770 : environ 140 000.
1772 : 80 000 (dissolution de la compagnie 1773).
1801 : 43 000.
1814 : 28 000 (ruine des réductions).

Le nombre des réductions a varié de 30 à 36 ; leurs noms figurent sur les cartes anciennes. Quelques-unes de ces agglomérations ont gardé l'appellation des villages indigènes qu'elles ont remplacés, Yapeyu par exemple, d'autres ont combiné des noms espagnols et guaranis : Nuestra Señora de la Incarnación de Itapua, San Ignacio Guazu, la plupart ont reçu des noms de saints : San Juán, San Luís, Santa Rosa... ou des noms religieux : La Cruz, Trinidad, Apostoles...

III. — Le modèle

L'organisation des réductions a-t-elle été inspirée par une théorie ? Le professeur E. Gothein voit en elle une application de la *Civitas Solis* écrite entre 1602 et 1620 en prison par un moine dominicain calabrais, Thomas Campanella, utopie très représentative de conceptions courantes au XVIe siècle (1). État rationaliste absolu où rien n'est laissé à la liberté, au hasard, à la fantaisie, où tout est réglé par la religion puis-

(1) Campanella fut jeté en prison à la suite d'une conspiration ourdie entre moines, proscrits et Turcs, et dans laquelle fut impliqué son compatriote l'économiste Serra.



Ruines de San Ignacio
(Cliché Pierre-Philippe Kuhn).

que à ce sommet science et religion ne font qu'un. Les théologiens du Moyen Age, englobant dans leur propre discipline toutes les connaissances, ont préparé le terrain à cette vue unitaire et idéale.

L'état d'esprit des penseurs dont Campanella est le type se comprend fort bien quand on a soin de l'éclairer par la doctrine qui fut son heureux aboutissement, la physiocratie : l'ordre humain doit s'inspirer de l'ordre naturel qui est providentiel puisqu'il a été établi par Dieu même et qu'il est par conséquent non seulement excellent, mais le meilleur qui se puisse concevoir. En pratique, la religion chrétienne se trouve appelée à réaliser sur terre cet ordre divin.

Pour l'auteur italien, l'ordre absolu exige la contrainte, l'égalité, l'uniformité. La vie politique et la vie religieuse étant confondues, les chefs de l'État sont *ipso facto* les hauts dignitaires de l'Église. Ce sont eux qui imposent les règles de la société parfaite : travail obligatoire, répartition suivant les besoins. Plus de propriété individuelle, plus de monnaie, plus de commerce, plus de profit. Le communisme s'étend à tous les êtres et à toutes les choses : biens, femmes, enfants (1). Il est d'autant plus rigoureux qu'il revêt une nuance divine. Campanella va jusqu'à faire de la confession un instrument de gouvernement (2).

(1) PLATON est dépassé : les unions entre hommes et femmes sont rationalisées, elles ne peuvent avoir lieu qu'entre certaines personnes et à certaines époques suivant les indications des astrologues.

(2) En ce qui concerne le Nouveau Monde l'opinion de CAMPANELLA n'est pas moins curieuse. Les desseins de Dieu, que ce moine connait avec une étonnante précision, sont de

Que des Jésuites aient lu la *Cité du Soleil*, c'est vraisemblable (1), mais qu'ils l'aient prise pour modèle, nous ne le pensons pas, puisqu'ils n'ont pas cherché à orienter les Indiens vers le communisme, comme nous le verrons.

Maria Fasbinder prétend, au contraire, que les missionnaires n'ont tenu aucun compte des théories et qu'ils se sont bornés à conserver les coutumes indiennes : ils ont fait travailler la terre par la communauté familiale traditionnelle et n'ont pas eu à supprimer la monnaie puisque celle-ci n'existait pas. Cette explication sociologique suppose un adroit opportunisme de la part des réformateurs catholiques, elle n'est pas totalement inexacte, mais elle reste insuffisante, car les Guaranis étaient loin d'avoir créé spontanément une structure économique, même embryonnaire, du genre de celle dont nous allons parler.

La vérité paraît simple : les Jésuites, désireux avant tout d'éduquer et de convertir les Indiens, ont cherché les solutions les plus pratiques sur le plan économique en adaptant le mieux possible les institutions ancestrales aux nécessités de la religion. Or les Incas, eux aussi, avaient conservé les communautés agraires d'ancienne origine en jetant sur elles le réseau de leur superstructure planifiée, afin de les englober

réaliser sur ces terres lointaines la Cité solarienne décrite par son serviteur inspiré, et c'est pour ce motif que l'Amérique a été découverte. Tout s'explique alors clairement : les Jésuites sont les exécuteurs des œuvres divines prévues par l'auteur de la *Cité du Soleil*.

(1) Remarquons toutefois que les premiers fondateurs des réductions, au début du XVIIe siècle, ne pouvaient pas connaître le livre de Campanella.

dans leur Empire. Cette superstructure formée de règles nombreuses et précises avait été détruite par les conquérants, mais certains fondateurs des réductions qui avaient résidé au Pérou les connaissaient bien et notamment le premier des pionniers des réductions, le Père Diego de Torres, provincial des Jésuites. Les analogies que l'on ne peut manquer de noter entre le système des souverains péruviens et celui des Jésuites s'expliquent ainsi aisément (1).

Cette influence des Incas, entrevue par l'abbé Raynal au XVIIe siècle, a été notée en 1874 par l'auteur d'un mémoire présenté à l'Académie de Dijon et exposée de nos jours par le Prince R. Della Scaletta dans une étude parue en 1934.

IV. — La création des réductions

La construction d'une société socialiste est l'œuvre de quelques réformateurs et non comme celle d'une société individualiste libérale, celle de tous les intéressés. L'équilibre est établi par voie d'autorité et non par le heurt des forces individuelles opposées. Direction, centralisation, hiérarchie sont les éléments de sa structure.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles, dans la province du Paraguay, le

(1) Diego de Torres. *Primera Instrucción para el Guayrá*, 1609. *Segunda Instrucción para todos los misioneros de Guayrá, Paraná y Guay-Curús*, in Lozano, *Historia de la Compañía de Jesús*... Il semble que Juli, sur les bords du lac Titicaca, ait été un centre d'études et d'expériences pour l'éducation des Indiens à la fois du haut plateau et des terres chaudes.

maître après Dieu est le Général des Jésuites à Rome, ayant sous ses ordres le Père Provincial résidant à Córdoba, puis le Père Supérieur des Missions établi sur place à Candelaria, enfin des curés et des vicaires dans les paroisses. Une deuxième hiérarchie parallèle a pour sommet le Roi d'Espagne et pour échelons le Vice-Roi du Pérou (1) et le gouverneur du Paraguay jusqu'en 1726, puis celui de Buenos Aires. L'entrecroisement des pouvoirs devient parfois complexe. Ainsi les chefs locaux, curé et vicaire ou vice-curé, sont présentés par le Provincial, nommés par le gouverneur, investis par l'évêque, ce dernier représentant une troisième hiérarchie (archevêque de Buenos Aires, évêque d'Asunción).

Le système est fondé, avons-nous dit, sur les institutions ancestrales. D'où encore une hiérarchie secondaire ayant à sa tête le « cacique » indien et relative à l'administration locale. Dans ce domaine plusieurs conceptions se sont mêlées et ont brouillé les perspectives : dans l'optique américaine la tribu constitue l'unité, son chef garde ses prérogatives, ses membres restent séparés de ceux des autres groupements ; au contraire dans l'optique espagnole du « siècle d'or » les chefs doivent être élus. En fait le village paraguayen est divisé en quartiers correspondant aux tribus et le « cacique » reçoit certaines attributions, notamment militaires, mais à côté de lui est placé le *cabildo* (conseil municipal) formé d'Indiens ayant à leur tête un *corregidor* nommé par le gouvernement (il

(1) Flanqué de l'*Audiencia*, tribunal à la fois politique et judiciaire

était espagnol au début, indien ensuite), des regidors, des alcades, un « alguazil » élus annuellement par les indigènes, à la mode espagnole (1). Comme autrefois, le cacique restait juridiquement propriétaire du territoire de la tribu.

La première œuvre concrète à faire exécuter par les dirigeants dans le pays choisi par eux est l'édification du village où se rassembleront les indigènes, comme le veut le sens même attribué au mot réduction. Pénétrons donc dans une de ces agglomérations, peu importe laquelle puisqu'elles sont toutes semblables les unes aux autres. Seul le nombre des habitants varie (2).

L'impression d'ensemble est celle d'un ordre parfait, absolu, définitif, qui se traduit par la régularité, la symétrie, l'uniformité : ordre primaire des cités espagnoles et des villes-champignons nord-américaines, damier formé par les blocs des maisonnettes basses séparées par des rues parallèles. Une case vide au centre sert de place publique, ornée de la statue du Saint, patron de la ville, bordée par l'église, le presbytère, les magasins publics, la maison de refuge pour les veuves ou « femmes recueillies ». Parfois se dressent des arcades et certaines rues sont plantées d'arbres. D'une manière générale, suivant l'expression d'un visiteur, quand on a vu une

(1) L'élection se faisait par acclamations lors d'une assemblée populaire le 1er janvier.

(2) En principe mille familles, disent quelques auteurs, mais en fait les chiffres sont parfois très différents. La plupart des visiteurs, Bougainville par exemple, sont frappés par la monotonie qui règne dans les réductions. V. Chinard : *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, 1913, p. 373.

réduction on les a toutes vues. Quelques-unes d'entre elles cependant se différencient des autres par leur importance et elles ont alors un hôpital, un arsenal, une hôtellerie pour les étrangers.

Les matières premières abondent pour la construction des édifices : belle pierre de Tacuru, briques, bois de la forêt brésilienne, ou à défaut terre battue. Les ouvriers commencent par planter les madriers, disposent la charpente du toit, puis élèvent les murs. A l'intérieur, les pièces sont séparées par des cloisons, des nattes ou des tentures de cuir.

Un grand nombre de villages sont fortifiés en raison des menaces paulistes.

L'eau est toujours proche. Des barques sont amarrées sur les rives, quelques-unes fort grandes (1).

Autant les maisonnettes sont modestes, autant l'Église est luxueuse. La primauté du spirituel s'affirme avec éclat par la magnificence de la demeure divine qui domine l'agglomération. La façade de style baroque est trouée de portails — à San Miguel par exemple on en compte cinq — et surmontée d'un campanile où se trouvent les cloches. Les missionnaires de passage ne tarissent pas d'éloges sur la somptuosité

(1) Le Père SEPP qui visita les missions en 1691 se rendit en quatre semaines de Buenos Aires à Yapeyu dans une de ces barques. Grâce au voisinage de l'eau la propreté était remarquable, l'observation en est faite par un autre visiteur, l'évêque FAJARDO (dans PASTELLS : *Historia...*, vol. VI). On trouvera des cartes ou plans de réductions dans plusieurs ouvrages : G. FURLONG CARDIFF : *Los Jesuitas y la cultura rioplatense*, Montevideo, 1933. V. D. SIERRA : *El sentido misional de la conquista de America*, Madrid, 1944. F. A. PLATTNER : *Ein Reisläufer Gottes...*, etc.

des cérémonies : tentures, encens, cierges, fleurs, musique... Ce n'est pas sans raison que les Guaranis des réductions ont été nommés « un peuple d'enfants de chœur ».

Nulle part l'impression d'ordre et l'accent religieux n'apparaissent mieux que dans l'emploi du temps. De grand matin les habitants vont à la messe, puis les enfants se rendent à l'école, les adultes à l'atelier ou aux champs. Les équipes agricoles partent en cortège au son des flûtes et des tambours derrière la statue de saint Isidore, patron des paysans. Une fois le travail terminé (vraisemblablement dans l'après-midi, mais les narrateurs ne sont pas d'accord sur l'heure), commencent les exercices religieux : catéchisme, rosaire, prières ; la fin de la journée est libre et laissée à la promenade et aux sports. Un couvre-feu marque le début de la nuit et des patrouilles font rentrer les retardataires. Ce régime tient à la fois de la caserne et du monastère.

Peut-on déduire de ces constatations que la religion, ainsi mise en vedette, est le ciment des réductions ? Il n'est pas douteux que la première cause du succès a été d'ordre matériel : le caractère de places de refuge contre les *encomenderos* espagnols et contre les *Mameluks* brésiliens. Ensuite ce n'est pas précisément la religion qui s'est trouvée mise en cause, c'est le culte qui a séduit les Indiens attirés par les manifestations extérieures et incapables de se livrer à une étude de quelque profondeur. Il ne faut jamais oublier que les Guaranis étaient des « ultraprimaires », « pires que des enfants », ou comme le dit plus brutalement le Père L. Altamirano, qu'ils n'avaient

« pas de tête » (1). Traités avec justice et charité, éblouis par les connaissances scientifiques et le savoir général des Pères, confiants dans ces maîtres qui tenaient toujours leur parole, ils considéraient les curés comme des êtres divins et se soumettaient de bon gré. Le plus éclatant témoignage de cet état d'esprit est la situation des caciques, dépossédés en fait d'une partie de leur pouvoir et obéissant, eux aussi, aux instructions des curés de leurs paroisses.

Si donc il y a eu dictature, elle s'est instituée par la force des choses, et mieux vaudrait évoquer l'autorité du père de famille ou du tuteur (2). Le souvenir historique qui vient à l'esprit est celui du « despote éclairé ». Nous n'exagérons nullement en parlant des qualités de la plupart de ces Pères aussi bien dans le domaine de la science que dans celui de la morale. Citons au hasard les savants Ortega et Fields, intrépides pionniers de la première heure, Escandon, Asperger, Montenegro qui dressa un catalogue des plantes médicinales, Anchietta, linguiste, ethnographe, poète et musicien, et n'oublions pas que pendant les 150 ans de vie des réductions, 29 Pères furent massacrés par les Indiens des régions voisines.

Le véritable attachement que les habitants des réductions vouaient aux Jésuites est attesté par leur comportement dont un grand nombre d'observateurs ont été les témoins : un Guarani

(1) V. D. Sierra. *El sentido misional*..., p. 437. C'était exactement un « peuple enfant », comme Montaigne le dit des Péruviens.

(2) J. Cardiel *in* P. Hernandez (*Breve relación*, déc. LV). O. Popescu parle « d'aristocratie tutélaire » (*El sistema económico*..., p. 49).

qui avait commis une faute et était puni de fustigation allait ensuite baiser la main du Père en le remerciant.

En résumé, les Jésuites ont espéré créer un État catholique modèle à l'abri des vices et des abus de ce temps, une oasis spirituelle dans un monde soumis à des influences trop souvent matérielles, une théocratie familiale greffée sur des institutions primitives. L'œuvre valait certainement la peine d'être tentée.

V. — Le système économique

Le Père Diego de Torres, que nous avons évoqué, avait posé deux règles pour les missionnaires : adapter les réductions aux sites pré-existants et à la mentalité des Indiens, fixer l'emploi du temps comme dans un monastère. En économique, l'adaptation s'est faite par le maintien de ce que nous nommons l'infrastructure.

I. *L'infrastructure.* — L'économie étant surtout agricole, c'est la terre qui tient la première place. Le cacique la répartit entre les familles de son obédience de manière que chacune d'elles puisse recueillir assez de produits pour se nourrir. Les parcelles de sol sont donc des possessions viagères familiales.

A la différence du Pérou, elles ne sont pas redistribuées chaque année. Les Pères interviennent non pas pour modifier

le procédé, mais pour le rendre équitable en le soustrayant à l'arbitraire. Le texte du décret royal du 28 décembre 1743 qui décrit le système s'exprime ainsi : « une fraction du sol à cultiver est assignée à chacun afin d'assurer le maintien de sa famille ». Les commentateurs nous apprennent que certains curés font mesurer les surfaces tenues pour suffisantes en vue de l'alimentation annuelle de la famille et prennent le chiffre ainsi obtenu pour unité de répartition. Ce lot ou *chacra* correspond par conséquent au « minimum d'existence ». Il est semblable au *toupou* du système des Incas (1).

L'habitation édifiée par la collectivité et le jardin ou enclos attenant sont également possessions viagères familiales ; comme l'outillage (charrue, hache...), ils sont attribués lors du mariage.

Une deuxième catégorie de biens appartient à la collectivité, représentée par le cacique, et non aux familles : ce sont les semences et les animaux de transport. Il n'y a pas là d'idée *a priori* : l'Indien, incapable de prévoir, ne saurait mettre de côté les semences, ni nourrir et soigner les animaux s'il n'a pas reçu ordre de le faire.

Chez les Guaranis par conséquent il semble que la propriété privée n'existe que pour les objets de consommation courante, au sens économique du mot : denrées, vêtements affectés aux individus, objets ménagers (ustensiles de cuisine, hamacs...), armes ou instruments destinés à la guerre, à la chasse, à la pêche (2). Les dirigeants de Madrid, en reprochant

(1) P. Hernandez. *Organización...*, t. I, p. 484.
(2) P. de Azara. *Viajes...*, p. 256.

aux Jésuites de ne pas mettre immédiatement un terme à cette situation, commettent une erreur grave ; ils ne se rendent pas compte que la limitation de la propriété privée n'est pas le fait des Pères, mais qu'elle est la conséquence de l'insouciance, de l'indifférence, de la nonchalance de l'Indien. C'est lui qui ne tient pas à être propriétaire, il n'en sent pas la nécessité et n'en a pas le désir.

L'héritage n'existe pas. Tous les facteurs de production reviennent à la communauté à la mort de leur détenteur. Il y a donc une « propriété d'usage », « un domaine utile » (1). Ce sont seulement des « choses insignifiantes », comme le dit Gothein, qui sont laissées à la disposition des individus et ceux-ci y renoncent souvent. Ainsi les femmes peuvent tisser une partie du coton pour leur propre usage, mais n'usent guère de ce droit. De même leur parure est leur propriété privée, mais les ornements d'or sont limités par les Jésuites à deux onces par personne, et encore recommandent-ils de donner ces bijoux aux églises pour orner les statues des saints. En outre, ils interdisent le port d'étoffes non tissées au Paraguay (2).

Chez les Chiquitos, avant l'arrivée des blancs, il n'y avait pas de propriété privée (3).

Tous les biens dont nous avons parlé font partie de

(1) Il règne une grande confusion dans ce domaine chez les divers auteurs. Plusieurs estiment que la propriété individuelle existait dès avant l'arrivée des blancs, alors que manifestement il s'agit de propriété familiale dans le cadre d'une communauté agraire semblable à celle que l'on trouve à l'origine de nos civilisations dans la plupart des pays.

(2) E. Gothein. *Der Christlich Sociale Staat.*

(3) F. A. Plattner. *Ein Reisläufer...*, p. 97.

l'Abambae suivant la terminologie guarani, c'est-à-dire de « ce qui est possédé par l'Indien ». Contrairement à ce que l'on pourrait croire, celui-ci ne cherche pas à étendre ce secteur, bien au contraire, il s'efforce de rejeter les responsabilités sur les dirigeants du deuxième secteur, celui des biens appartenant à Dieu : Tupambae. La règle est donc que tout ce qui ne figure pas (c'est-à-dire tout ce qui n'est pas limitativement fixé) dans le premier secteur, dépend du second.

II. *La superstructure*, qui correspond au Tupambae et représente l'ensemble des institutions établies par les Pères, se trouve démesurément élargie par la force des choses.

Le décret royal du 28 décembre 1743 distingue trois parts dans le revenu de ce secteur : une pour le Trésor Royal, une pour l'Église, une pour les veuves, orphelins, etc.

En principe, tout habitant des réductions, sauf les caciques, les hauts fonctionnaires et le clergé, est soumis à un impôt personnel au profit de la couronne d'Espagne pourvu qu'il soit en âge de travailler, donc qu'il ait de 18 à 50 ans. Le montant est fixé à un peso par tête. Il est obtenu par la vente de certains produits à l'extérieur, comme nous l'expliquerons ultérieurement.

La deuxième et la troisième part sont pratiquement indistinctes, elles correspondent aux produits récoltés sur les terres affectées à l'État et à l'Église et accumulés dans les dépôts publics pour faire face aux besoins du culte, des veuves, des orphelins, des combattants, des caciques, des

corregidors, des indigents, pour parer aux mauvaises récoltes, pour acheter de l'or, de l'argent, du fer, du cuivre en vue de la fabrication des armes et de la décoration des autels (1).

Ce secteur étant planifié, il convient d'examiner successivement l'offre, la demande et l'équilibre de l'une et de l'autre.

1° *Offre ou production*

Le premier principe qui régit toute société planifiée intégralement est celui de l'obligation au travail puisque la répartition des produits devient, pour chacun des participants, indépendante des efforts accomplis pour les obtenir. Ainsi en est-il au Paraguay, du moins dans le Tupambae, c'est-à-dire pour tout ce qui dépasse le minimum d'existence assuré en principe par l'Abambae. Nous retrouvons ici des traits de l'économie précolombienne du Pérou.

L'obligation s'étend à tous les sujets y compris les caciques et les enfants. Ces derniers sont chargés de protéger les récoltes en chassant les oiseaux des champs ensemencés, comme au Pérou également. Des inspecteurs contrôlent la stricte application du principe et l'oisiveté est toujours sévèrement punie.

La division du travail est opérée par les soins des Pères qui procèdent donc eux-mêmes à la répartition des emplois dans

(1) P. F. X. Charlevoix. *Histoire du Paraguay*, vol. I, p. 55.

l'agriculture comme dans l'artisanat. Certains Indiens sont affectés à la garde des bovins, d'autres à celle des moutons, d'autres à la confection des cordes ou des sacs, etc. Qu'il n'y ait pas liberté d'emploi, rien de plus naturel : les missionnaires sont qualifiés pour procéder à une orientation professionnelle que les intéressés sont incapables d'assurer eux-mêmes, non seulement à cause de leur insouciance, mais surtout en raison de leur versatilité.

C'est dans ce domaine que s'esquisse une certaine promotion sociale grâce à l'élévation de quelques indigènes au rang de fonctionnaires subalternes : majordomes, surveillants, comptables, etc.

Au fur et à mesure du développement des réductions l'artisanat s'étend. Les spécialistes se réunissent dans le patio du presbytère, sous l'autorité d'un alcade et travaillent sur place en atelier ou se rendent en un lieu déterminé. D'autres ont pour tâche de préparer le travail par l'apport de matériaux, bois de la forêt par exemple. Voici quelques-uns de ces artisans : orfèvres, charpentiers, forgerons, armuriers, chausseurs, doreurs, chapeliers, constructeurs de barques, fabricants de rosaires, maçons, tisserands. Dans la capitale Yapeyu on compte jusqu'à 38 tisserands.

Parfois des groupes d'Indiens sont réunis pour effectuer des travaux considérables, tels que la construction d'une Église ou la cueillette du *maté* dans des régions lointaines. Parfois aussi ils sont organisés en des sortes de corporations sous les ordres de maîtres Jésuites venus de Córdoba ou d'Asunción, par

exemple en matière de sellerie, lutherie, imprimerie, fabrication de tapis ou de montres. Les Indiens excellent dans ces travaux qui demandent des facultés d'imitation plus que d'imagination.

Une certaine rationalisation est mise en œuvre avec succès soit dans les ateliers, soit à l'extérieur. La filature notamment est confiée aux femmes qui reçoivent le coton des mains des fonctionnaires et travaillent chez elles. Chaque pelote de fil est remise à une date déterminée au centre paroissial et porte le nom de l'Indienne qui l'a fabriquée, puis elle est confiée à un tisserand. Celui-ci doit obtenir une certaine surface d'étoffe et s'il constate une malfaçon dans la pelote de fil, il signale au surveillant le nom de la femme responsable en vue d'une sanction.

En général le rendement est satisfaisant (1). Les terres sont fécondes et les récoltes abondantes : blé, orge, riz, maïs, canne à sucre, coton, tabac, manioc et particulièrement maté que les Jésuites obtiennent en plantation mieux qu'en cueillette. Un jardin d'essai et d'acclimatation est installé dans chaque réduction ; on y trouve des légumes, des fleurs, du cacao, de la vigne, des plantes médicinales.

Le bétail, objet de soins constants de la part des Pères à cause précisément de l'insouciance des Indiens à son égard, se multiplie au point que l'on compte, au moment de l'expulsion des Jésuites : 800 000 bovins, 240 000 moutons, 86 000 chevaux, 38 000 mulets et 15 000 ânes (2).

(1) CARDIEL. *Breve Relación*, V, 16, *in* O. POPESCU : *El sistema...*, p. 104.
(2) O. POPESCU. *El sistema...*, p. 62.

2° Demande ou consommation

La demande est avant tout d'ordre alimentaire, car le Guarani est beaucoup moins sobre que le Quitchoua ou l'Aymara. Il se différencie de ces derniers surtout parce qu'il est carnivore. Depuis toujours il a accoutumé de se nourrir de gibier et de poisson, et il apprécie la chair humaine. Les missionnaires ont réagi violemment contre le cannibalisme, mais encore en 1627 l'un d'eux a surpris quelques-unes de ses ouailles s'apprêtant à savourer des prisonniers de guerre.

C'est pour accroître les possibilités de satisfaire la demande de viande que les Pères ont décidé de s'occuper eux-mêmes du bétail et de le faire entrer par conséquent dans le secteur Tupambae. Des bêtes sont conduites chaque jour à l'abattoir paroissial ; des rations sont préparées à raison de plusieurs livres de viande par famille ordinaire et davantage pour les hauts dignitaires ; elles sont distribuées chaque soir après l'office divin aux représentants des familles appelés par une batterie de tambour. A San Miguel, par exemple, qui compte environ 7 000 habitants, 40 bœufs sont abattus journellement.

Il est possible, comme le prétendent certains, que les Pères n'aient pas toujours strictement appliqué le principe communiste de la répartition suivant les besoins en favorisant les demandeurs qui faisaient preuve d'une plus grande activité que leurs autres compatriotes, afin de créer un stimulant. Ils

auraient dans ce cas préféré dans une faible mesure un principe de répartition selon la productivité du travail.

Cette distribution était importante, mais non unique en son genre. Chaque jour des rations étaient remises aux enfants, vieillards, malades. Une ou deux fois par an des vêtements prélevés dans les dépôts étaient donnés aux Indiens, ils étaient identiques pour tous, confectionnés en série du genre « uniformes » : chemise sans manches avec ceinture pour les femmes, culottes et poncho pour les hommes, plus un bonnet de coton. De temps à autre, des répartitions de blé, légumes (auxquels les Pères voulaient habituer les indigènes), coton, laine, tissus, ustensiles de cuisine, avaient lieu dans les paroisses. Au moment du mariage le curé donnait des vêtements, des jarres, des pots, des hamacs, etc.

Comme boisson le maté seul était admis ; tous les alcools étaient l'objet d'une sévère prohibition.

3° *Équilibre de l'offre et de la demande*

Cet équilibre, en régime socialiste, ne peut être réalisé que par l'autorité centrale à l'aide de statistiques loyales et précises. Au Paraguay il a pour cadre la réduction qui doit en principe se suffire à elle-même. La production était généralement assez abondante pour permettre un tel résultat.

Par la force des choses cependant une certaine spécialisation

était née selon les différences climatiques, géographiques, démographiques et aussi à la suite de catastrophes naturelles atteignant une région ou une autre : invasion de sauterelles, maladie du bétail, etc. Certaines réductions paraissaient plus aptes à une culture ou à un élevage déterminé que leurs voisines, et des échanges inter-réductions facilitaient l'obtention de l'équilibre final.

Pour maintenir un tel équilibre, d'autre part, les dirigeants étaient dans l'obligation de constituer des réserves afin de faire face aux déficits éventuels (épidémies, sécheresse, guerre, etc.). Dans une société libre la formation naturelle de l'épargne par les soins des individus aboutit à la constitution d'un capital, mais au Paraguay aucune épargne ne se formait, même sous la forme la plus élémentaire de réserve de produits. Nous l'avons dit, c'était aux Pères à agir dans ce domaine.

Le problème était beaucoup plus difficile à résoudre chez les Guaranis que chez les Indiens des Andes. Ceux-ci, en effet, devaient eux-mêmes faire face aux variations saisonnières de la production et y parvenaient admirablement en préparant les denrées de manière à les conserver (1). Au Paraguay les autorités devaient même assurer un équilibre à court terme. On cite le cas de laboureurs ayant tué et dévoré sur place les bœufs attelés à leur charrue. Sans doute les missionnaires intervenaient parfois dans le secteur de l'Abambae lui-même

(1) L. Baudin. *El Imperio socialista...*, chap. VIII.

pour empêcher les Indiens de consommer immédiatement leurs récoltes lorsque celles-ci étaient abondantes et les inciter à en mettre une partie dans les dépôts publics d'où ils pouvaient les retirer ultérieurement. Mais c'était là une disposition secondaire et le volant régulateur du système dans le « court terme » était le bétail paroissial.

Cette réserve vivante est un des traits les plus pittoresques de ce système. Deux grandes exploitations, disposant chacune de 200 000 bovins, l'une à Yapeyu, l'autre à San Miguel, assuraient un superéquilibre interparoissial (1). Celui-ci n'avait pas été établi sans difficultés : plusieurs paroisses désiraient garder pour elles toutes les possibilités lorsqu'elles se trouvaient favorisées par le sort et considéraient qu'elles devaient se fermer pour constituer de petites autarcies, de même que l'ensemble des réductions tendait à former une autarcie à l'intérieur des territoires espagnols. Il fallut un ordre du Général des Jésuites, à Rome, pour enjoindre aux réductions de se prêter une aide mutuelle.

Quant à l'équilibre à long terme, il était normalement réalisé par la constitution des dépôts publics auxquels nous avons fait allusion exactement comme chez les Incas. Ces dépôts étaient placés sous le contrôle direct des Pères.

Les autres dispositions qui découlent logiquement du système et que les Péruviens avaient dû édicter se retrouvent encore dans les réductions. Ainsi il était interdit aux indigènes

(1) O. Popescu. *El sistema...*, p. 96.

de se déplacer à leur fantaisie, pour ne pas bouleverser les statistiques (1). Par contre, à la différence de la réglementation péruvienne, les sanctions étaient peu nombreuses et légères : prières, jeûnes, fouet, prison, et la peine de mort n'était pas admise, alors qu'elle était de règle dans les Andes.

Il reste à indiquer comment, dans la pratique, le travail était divisé entre les deux secteurs. Mais les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point. Nous nous bornerons donc à dire qu'une moitié de la semaine « environ » était consacrée à chaque secteur. Il n'est pas douteux qu'en raison de sa destination et de la direction dont il était l'objet, le domaine de Dieu devait revêtir en fait une plus grande importance que celui de l'Indien.

VI. — Les tentatives de personnalisation de l'Indien

De toutes les observations précédentes, il résulte que l'Indien des réductions manque totalement de personnalité. Sa mentalité grégaire et primitive le situe aux antipodes de celle de l'Espagnol. On comprend que les missionnaires, dans ces conditions, préoccupés avant tout de convertir ces païens et de les amener à vivre d'une manière décente, dans le respect de la morale, soient d'abord restés indifférents aux problèmes juridiques et aient accepté les institutions communau-

(1) L. Lugones. *El imperio jesuítico*, p. 221.

taires anciennes en jetant sur elles pour les coordonner le réseau des réglementations inspirées par le système péruvien socialiste ; mais ils n'ont jamais marqué aucune hostilité à l'égard de la propriété individuelle. Ils n'ont pas cherché à partager les terres périodiquement entre les familles, comme le faisaient les indigènes des Andes, ni obligé les habitants à changer d'habitation à certaines époques, comme le prévoyaient certains utopistes afin de briser tout lien entre l'homme et la chose. Au contraire, leur connaissance des économies européennes dont le développement est le fruit des initiatives individuelles, les reproches que leur adressaient les Espagnols de la métropole, les observations présentées par les visiteurs officiels, férus d'individualisme et peu soucieux de relativisme, tout concourait à inciter les Pères à favoriser la création d'une propriété individuelle indienne.

Nul d'ailleurs ne se faisait d'illusion à cet égard : il s'agissait d'une œuvre de longue haleine. « Personne, écrit O. Popescu, n'empêchait l'Indien de travailler au-delà du minimum qui lui était assigné, de cultiver une surface de terre plus grande, des variétés de produits agricoles plus nombreuses que celles dont il disposait d'après les indications du curé, et de vendre le surplus ainsi obtenu quand et à qui il voudrait. Dans ce cas, la liberté de choisir le lieu du travail et l'emploi, de décider en toute indépendance son propre plan de production, de déterminer sa consommation ou d'échanger ses biens n'était ni supprimée, ni interdite, ni freinée, ni contrôlée, elle était au contraire stimulée. A condition d'avoir présent à l'esprit le

caractère de l'organisation économique dans son ensemble, on comprendra que l'objectif premier dans l'Abambae était la liberté, non la direction, que l'assistance des Pères tendait non à détruire, mais au contraire à faire surgir le mobile d'un libre comportement » (1).

C'était une éducation de l'indigène que les missionnaires devaient par conséquent entreprendre. Pour que l'Indien fît un apprentissage de la liberté, il devait d'abord avoir une certaine individualité. Les Pères ont loyalement tenté cette difficile entreprise en attribuant à leurs ouailles des lots supplémentaires de terre à titre viager et individuel. Mais les Indiens ne paraissent même pas avoir eu le concept de la propriété foncière individuelle, parce qu'ils regardaient la terre comme un bien de peu de valeur, nécessitant un dur travail auquel ils admettaient seulement de se livrer en commun. Ils aimaient le coude à coude, les chants repris en chœur, et le Père Sepp raconte que beaucoup préféraient rester dans leur hamac plutôt que d'aller travailler seuls. La propriété foncière qui leur était familière était collective, celle du cacique sur la terre de la tribu.

Chez les Chiquitos également le Père Schmid rapporte que le système économique établi dans les réductions n'était nullement regardé comme favorable, mais qu'il avait été institué comme un « pis-aller » (2).

(1) O. Popescu. *El sistema...*, p. 72.
(2) F. A. Plattner. *Ein Reisläufer...*, p. 98.

Dans tous les cas, si les Pères n'ont pas réussi à implanter la propriété privée qui ne correspondait pas à la psychologie indienne (1), nous devons reconnaître qu'ils ont « cherché à développer les valeurs individuelles » (2).

Sur le plan de la théorie économique, cette infiltration d'éléments individualistes dans un système socialiste embrume ce dernier et trouble les spécialistes à la recherche de catégories précises. Mais les missionnaires n'ont jamais eu l'intention d'offrir des modèles aux enseignants de l'avenir. La réalité, d'ailleurs, ne s'en accommode généralement pas. La théocratie socialiste des Jésuites n'était ni parfaitement théocratique, ni parfaitement socialiste.

VII. — Les échanges individuels

Dans une société intégralement planifiée le commerce est inconnu. L'échange cependant, sous sa forme la plus générale, plaît au Guarani qui aime à procéder à des arrangements, permutations et combinaisons d'objets, à l'exemple des enfants. Mais son désir d'échange pour l'échange ne s'accompagne

(1) Il serait évidemment absurde de tirer de cet échec un argument en faveur du socialisme. Il est également singulier d'écrire que les Jésuites, en cherchant à implanter la propriété individuelle, ont esquissé une « retraite stratégique » sous la pression des colons. C'est là mal connaître leur caractère : ils ne méritent pas cette insulte (L. Lugon : *La république communiste...*, p. 143).

(2) V. D. Sierra. *El sentido misional...*, p. 436.

d'aucune notion d'équivalence, ni même de valeur. Le risque du dépouillement de l'échangiste naïf est grand dans ces conditions, d'autant plus que blancs et métis se tiennent à l'affût de toutes les occasions pour tromper leurs crédules partenaires. C'est pourquoi l'échange est interdit aux habitants des réductions sans autorisation d'un prêtre, plus précisément du curé par délégation du supérieur (1).

Les Jésuites veulent aussi éviter que leurs administrés ne prennent l'esprit de lucre. Ils gardent le souvenir des conceptions médiévales sur le bénéfice, le profit. Mais ils doivent pouvoir se rassurer sur ce point, puisque les Indiens n'obéissent pas à l'intérêt personnel comme le font les blancs et préfèrent en général la tranquillité, la passivité, le loisir à l'effort, à l'action, au travail. Ce comportement explique que les échanges entre individus soient rares. Ils se produisent dans les cas où des plus-values sont réalisées involontairement par le fait des circonstances climatiques, par exemple, mais alors la plupart des habitants d'une paroisse se trouvent dans la même situation et donc ne procèdent pas à des échanges entre eux : ils s'adressent au curé lui-même pour demander une contrepartie de leur excédent.

A ces mouvements de minime importance se superposent les

(1) « Les missionnaires prennent soin d'éviter que les Indiens ne traitent avec les Espagnols..., car une telle transaction serait préjudiciable à ces âmes candides et leur ferait acquérir des mœurs corrompues et licencieuses » (P. F. X. Charlevoix : *Histoire du Paraguay*, Liv. V).

échanges inter-réductions par l'intermédiaire des curés pour réaliser le super-équilibre dont nous avons parlé.

Nous arrivons ainsi au sujet le plus intéressant : les relations de ce monde en principe fermé, et très fermé puisqu'il s'agit de le préserver de la corruption environnante, avec le monde extérieur qui semble aux Jésuites dangereux et menaçant. Laissons d'abord de côté les échanges fragmentaires et individuels portant sur des objets en nombre limité qui correspondent à des opérations de détail. Des marchands peuvent, de temps à autre et avec la permission des autorités paroissiales, pénétrer dans le village, séjourner gratuitement 2 ou 3 jours au plus dans la maison qui leur est affectée, et exposer les produits dont ils espèrent la vente.

Quelle que soit la forme des échanges, les Pères exercent une surveillance surtout si des individus et non des communautés sont en cause, car ils se préoccupent de maintenir les réserves et d'éviter les insuffisances. Maria Fasbinder rapporte le cas d'un Indien qui demande à échanger un excédent de maïs contre du tabac et se voit opposer un refus par le Père : « Tu n'auras pas de tabac, parce qu'il n'y en aurait plus assez pour les autres » (1).

Toutes les opérations ont lieu forcément en nature puisque la monnaie ne circule pas dans les réductions. Les missionnaires en tirent fierté : ils ne veulent pas que les Indiens se laissent entraîner dans le courant des affaires, y prennent goût

(1) M. Fasbinder. *Der Jesuitenstaat...*

et fassent passer au premier plan des préoccupations d'ordre pécuniaire, alors que le salut de leur âme doit rester leur but. Rien n'est donc fait pour attirer les métaux précieux, politique qui contraste avec celle des mercantilistes alors prédominants en Europe, mais en harmonie avec celle de la Couronne d'Espagne dans ses possessions lointaines. Les autorités de la métropole en effet évitent de laisser circuler l'or et l'argent en Amérique afin de ne pas les détourner de leur destination principale : le Trésor royal. Le grand continent méridional américain, source de métaux précieux, se trouve dans une large mesure démuni de ces métaux pendant la domination espagnole.

Les réductions, à l'intérieur de leurs frontières, ne connaissent donc guère que le troc et nous assistons à l'évolution classique qui est analysée dans les manuels et traités d'économie politique. D'abord surgissent spontanément des monnaie-marchandises « monedas de la tierra » qui servent d'instruments d'échange grâce à leur qualité de produits de consommation courante à demande large et constante, divisibles et susceptibles d'être conservés : tabac, maté, maïs, miel (1).

En même temps apparaît la première mesure commune de valeur, fonction originaire de la monnaie : les échos du monde extérieur parviennent jusque dans les réductions, les frontières ne sont pas des cloisons étanches, et l'habitude de donner un nom à cette mesure de valeur se généralise. Ainsi

(1) Une arrobe de tabac est regardée comme équivalente à un âne, six porcs ou deux arrobes de maté (M. FASBINDER, *loc. cit.*). Il est intéressant de noter le rôle joué par le tabac dans ce cas, au Paraguay aux XVIIe et XVIIIe siècles comme dans les camps de prisonniers européens au XXe siècle.

s'établit une *monnaie de compte*, c'est-à-dire irréelle, non matérialisée, empruntant sa dénomination à l'instrument d'échange en usage dans les territoires voisins : c'est un *peso* comme celui qui circule dans les possessions espagnoles, mais pour marquer son caractère imaginaire, on l'appelle *peso creux (peso hueco)*.

Pour éviter les discussions d'ordre pécuniaire, les marchandages, dont les Jésuites ont horreur précisément parce que les Indiens s'y complairaient grandement, et pour utiliser cette référence commode, ce dénominateur commun, une liste de prix des différentes marchandises est dressée en pesos creux. Cette liste est revisée de temps à autre, mais sans assurer la correspondance entre les prix pratiqués à l'intérieur des réductions et ceux qui se forment sur les marchés extérieurs. Elle est un barème commode, rien de plus. L'arrobe de maté, unité très usitée dans les comptes, vaut un peso creux et pèse 11 kg 1/2.

VIII. — Le commerce extérieur

Cette catégorie d'opérations nous éloigne de l'économie précolombienne du Pérou. L'autarcie rêvée par les Jésuites ne peut pas être totale, même pour une société indigène peu évoluée, puisque la porte doit être entrebâillée pour laisser entrer des produits nécessaires que le territoire ne fournit pas : des matières premières de la plus grande importance comme le fer

et la plupart des métaux, le sel, des objets fabriqués très recherchés tels que les armes, les ornements d'Église, la bimbeloterie religieuse (croix, médailles en métal précieux), des produits de luxe : tissus de soie, verroterie multicolore, etc. De leur côté, les missionnaires s'approvisionnent à l'extérieur en papier, vêtements, accessoires de literie, ustensiles pour le réfectoire, vin de messe, etc., et aussi de menus objets : couteaux, ciseaux, médailles... qu'ils distribuent aux Indiens en remerciement des apports en produits de la chasse, de la pêche, de la basse-cour, etc. La distribution d'objets en fer surtout (haches, hameçons, aiguilles, etc.) contribue à assurer la popularité des donateurs (1).

La contrepartie des importations est constituée d'abord et surtout par le maté dont la quantité réservée à la consommation intérieure est fixée à une arrobe par famille et dont l'excédent s'accumule dans les dépôts publics. Bon an, mal an, on estime à 12 000 arrobes le total du maté exporté. Encore aujourd'hui richesse par excellence du Paraguay, cette herbe fameuse trouve en Argentine un débouché vaste et constant, car elle est nécessaire aux *gauchos* grands mangeurs de viande, à cause de ses qualités dépuratives. Mais les colons espagnols, installés dans le voisinage des réductions, ne voyaient pas sans amertume l'excellent maté des Jésuites concurrencer leur propre production sur les marchés et ils se plaignirent avec tant de violence que les autorités en furent émues. Le gouverneur

(1) A. MÉTRAUX insiste avec raison sur l'importance de cette politique de dons (*Jésuites et Indiens en Amérique du Sud*, *Revue de Paris*, juin 1952, p. 102).

d'Asunción s'adressa même au Roi d'Espagne et un accord intervint obligeant les Jésuites à tenir inventaire strict de leur production de maté et fixant précisément à 12 000 arrobes le contingent admis à l'exportation des réductions.

L'article le plus rémunérateur sur les marchés étrangers, après la *yerba* (maté), est alors le cuir, demandé pour la fabrication des bâches, des tentes, des couvertures de coffres, etc. L'abondant bétail des réductions se présente comme une source inépuisable de peaux. A titre secondaire figurent parmi les articles d'exportation les tissus de coton, le sucre, le tabac, les meubles en bois précieux, les dentelles, les menus produits de l'artisanat (coffrets décorés).

La balance commerciale est toujours active. De son côté, la balance des comptes comprend d'importants mouvements de capitaux : les habitants des réductions, en effet, comme nous l'avons indiqué, doivent verser à la Couronne le montant d'une capitation d'un peso, sauf exception pour quelques privilégiés. Les Guaranis tenus à des obligations militaires payent seulement la moitié de cette contribution. En sens contraire le gouvernement espagnol verse une indemnité aux missionnaires.

Quelques rares mouvements humains prennent place dans ces rapports internationaux. Il arrive à titre exceptionnel que les missionnaires fassent appel à certains travailleurs qualifiés en vue d'améliorer quelques cultures du Tupambae et leur donnent un « juste salaire ». Inversement des Guaranis des réductions sont autorisés à se louer dans les villes ou sur les domaines voi-

sins moyennant un salaire fixé par l'autorité et peuvent en ce cas rapatrier la partie de cette rémunération qui ne leur sert pas à couvrir leurs dépenses hors de leur paroisse.

En définitive, grâce à l'ordre et à la prospérité qui règnent dans les missions, la balance des comptes est, elle aussi, très largement active. Il va de soi que toutes les opérations sont en principe centralisées puisqu'il s'agit d'une province socialiste et donc que le solde est à la disposition des Pères. Les bureaux centralisateurs à l'intérieur sont ceux des curés, groupés pour le compte final en « sinodo de los curas ». A l'extérieur les opérations passent par les mains de deux représentants, les procurateurs de Santa Fe et de Buenos Aires qui disposent de dépôts où sont emmagasinés les produits, procèdent aux achats et aux ventes aux moments qu'ils jugent opportuns, établissent la comptabilité, font en somme figure d'intendants. Ils ont sous leurs ordres des employés, manutentionnaires, comptables ; ces derniers doivent se tenir au courant des variations d'ordre monétaire.

Nous savons que le peso creux, immatériel, vaut 6 réaux et que le « peso fort » en usage dans les deux villes précitées en vaut 8, mais le rapport entre la monnaie de compte des réductions et la monnaie réelle des possessions espagnoles n'est pas resté invariable.

Ces échanges des réductions avec l'extérieur ont été violemment critiqués au XVIIIe siècle : les Jésuites ont été accusés de violer les règles canoniques qui interdisaient aux ecclésiastiques de faire du commerce. A quoi ils répondaient avec

raison que commercer, c'est acheter pour revendre avec bénéfice, et que s'il était exact que leurs opérations leur laissaient un profit, il était paradoxal de le leur reprocher puisqu'en définitive, étant donné son remploi dans l'agrandissement et l'embellissement des églises, le bénéficiaire était Dieu lui-même.

D'ailleurs ils ne procédaient pas aux achats en vue de la revente, ils vendaient afin d'acheter, et lorsqu'ils demandaient du numéraire, c'était pour régler le tribut royal exigé en espèces.

De tels reproches cependant, à force d'être répétés, finissaient par troubler les esprits et annonçaient les perfides attaques dont nous parlerons.

Enfin un certain commerce individuel international subsistait en marge du commerce officiel dans une mesure très réduite. Quelques habitants des réductions, pris d'un zèle inhabituel, ou à la suite d'un événement imprévu, se trouvaient disposer d'un excédent de produits qu'ils demandaient aux Pères l'autorisation d'exporter. Le procurateur en était avisé et les objets demandés par le producteur en contrepartie lui étaient livrés une fois l'opération terminée.

IX. — La culture guarani

Le mot « civilisation » eût été plus spectaculaire, mais prétentieux et peu exact, car la civilisation qui s'est développée

sur les rives du Paraná et de l'Uruguay est d'origine européenne (1).

Le premier apport des missionnaires aux primitifs de la selve a été l'unité, en les rassemblant, en les incitant à l'entraide, en les obligeant à utiliser la langue guarani au lieu des multiples dialectes en vigueur, seule méthode pour les catéchiser. Plus encore que le quitchoua au Pérou, le guarani doit aux blancs son extension sur un immense territoire. Les Jésuites, d'ailleurs, déclarent aimer ses consonances harmonieuses et l'enseignent à l'Université de Córdoba en inventant des signes pour sa prononciation nasale et gutturale. Ainsi ont-ils d'abord unifié cette langue et ensuite permis son maintien en l'isolant de l'espagnol. Sans doute, après leur départ, est-elle redevenue un idiome non écrit et les signes se sont-ils perdus, mais les habitants des campagnes continuent aujourd'hui à parler guarani. La République actuelle du Paraguay et les territoires septentrionaux de l'Argentine sont bilingues (2).

Les réductions, sous l'autorité des Pères, offrent l'aspect d'une société homogène, ordonnée et policée, où règnent la discipline et la morale. La population nombreuse et dense habite des villes coquettes interdites aux étrangers qui les imaginent plus belles encore qu'elles ne le sont. Elle jouit d'un bien-être rare à cette époque et sur ce continent. Ceux des indigènes qui

(1) Le mot « culture » est lui-même ambitieux, puisqu'il désigne, suivant Ortega y Gasset, l'interprétation cohérente donnée par 'homme à la vie.

(2) Abbé Rousselot et H. Pernot. *Contribution* [illegible] *a connaissance de la phonétique du guarani. Revue de phonétique*, 1911, t. I, asc. 2.

se rendent dans les cités de la vice-royauté pour y accompagner des produits destinés à la vente font des comparaisons peu flatteuses pour les colons espagnols et se hâtent de rentrer au bercail.

Certes, les Indiens se trouvent bien, en raison de leur caractère, d'avoir à pratiquer une obéissance que d'autres estimeraient très pénible, mais en outre un sentiment affectif les lie à ceux qu'ils considèrent à juste titre comme leurs protecteurs, à ceux dont ils sont bien forcés de reconnaître l'esprit de justice et de charité. Le Père devait donner et donnait effectivement l'exemple de toutes les vertus, nous disons toutes, car les vertus guerrières elles-mêmes étaient nécessaires ; les Jésuites ne combattaient pas, mais marchaient, quand il le fallait, crucifix en main, à la tête des troupes.

Plusieurs Pères, ayant jadis servi dans les armées européennes, ont formé l'armée guarani qui, au milieu du XVIIIe siècle, est une des plus puissantes du Nouveau Monde et inquiète ses voisins. Elle comprend des compagnies à pied et des compagnies à cheval, soumis à une discipline rigide, d'un courage incontesté, bien armés, excellents cavaliers et fantassins, commandés par deux généraux indiens et un grand nombre de caciques faisant fonctions d'officiers. Quelques canons et de grandes barques crénelées complètent l'armement. Le patron de l'armée est saint Michel. Ce sont ces milices qui ont écrit des pages glorieuses dans l'histoire en prenant d'assaut à deux reprises en 1680 et en 1704 la position portugaise du Sacramento jugée imprenable.

L'éducation générale du peuple guarani n'est pas négligée pour autant. Les Pères savent profiter des cérémonies religieuses pour instruire et moraliser. Le dimanche, après la messe et l'appel des fidèles réunis en confréries, ils admonestent leurs auditeurs avec tant de conviction que certains d'entre eux confessent publiquement leurs fautes et ils se montrent si opportunistes qu'ils saisissent l'occasion, entre deux hymnes ou litanies, pour faire répéter en chœur... la table de multiplication.

Il faut avouer que le lecteur des lettres envoyées par les missionnaires ne peut manquer d'être frappé par la place démesurée faite à la description des festivités. Une extraordinaire atmosphère d'allégresse se dégage de ces pages. « Je chante, je joue, je danse », écrit le Père Schmid (1). Lui-même construit les instruments de musique et obtient grand succès car les Indiens goûtent fort l'harmonie et enregistrent de rapides progrès dans cet art sous la direction de maîtres estimés tels que Louis Berger, un Français, et le Père Jean Baes, de Tournai.

Toutefois les fêtes ne se passent pas exclusivement dans les églises, beaucoup sont mi-religieuses, mi-sportives ou mi-administratives (officielles), par exemple : réception solennelle d'un grand personnage, représentation de scènes bibliques, simulacre de bataille terrestre ou navale, joute sur les fleuves, matches, etc. Citons l'arrivée du Père Sepp à Yapeyu en 1699, les cérémonies de la Fête-Dieu (2), un combat naval aux flambeaux sur le

(1) F. A. Plattner. *Ein Reisläufer...*, p. 115.
(2) Revue *Le Monde*, 1859, p. 375.

Paraná, dont l'annonce déchaîna un tel mouvement de curiosité que l'on dut limiter les invitations aux seules réductions voisines du lieu de la bataille.

On comprend que les villes mystérieuses où se déroulaient de telles fêtes et dont seulement les colons espagnols percevaient les échos lointains sans pouvoir y participer soient devenues dans toute cette région de l'Amérique des sources d'admiration et d'envie.

X. — La fin des réductions

Les réductions n'ont pas décliné, elles ne sont pas mortes, elles ont été tuées. Quelle que soit l'opinion que l'on ait des Jésuites, on ne peut manquer d'être attristé en rappelant sommairement les faits historiques.

Qu'un roi d'Espagne ait été assez ignorant et mal conseillé pour signer en janvier 1750 un traité par lequel il consentait à échanger les sept réductions situées au sud de l'Uruguay, remarquablement prospères, contre la colonie portugaise du Sacramento, voilà qui est déjà surprenant, mais qu'il ait persévéré dans sa volonté d'appliquer un pareil texte après plusieurs années de résistance acharnée des Indiens, c'est la preuve d'une incroyable inconscience. Car les Portugais ne parvinrent pas à conquérir le territoire et même conclurent un armistice en 1754 ; il fallut l'action combinée des Portugais et des Espa-

gnols pour arriver à bout de l'armée guarani dans une sanglante bataille en février 1756. Les Indiens eux-mêmes brûlèrent quelques-unes de leurs agglomérations avant d'en laisser les ruines aux vainqueurs. Triomphe temporaire d'ailleurs puisque Charles III, mieux informé que Ferdinand VI, dénonça le traité de 1750.

Mais la suite de l'histoire est plus triste encore. Désormais les armes utilisées contre les réductions ne sont pas militaires, elles sont idéologiques et donc bien plus redoutables. La calomnie et la ruse sont plus destructives que les armées, nous le savons aujourd'hui : l'attaque se produit par l'intérieur. Nous sommes en cette deuxième moitié du XVIIIe siècle, à une époque où le rationalisme déferle par vagues successives sur l'Europe entière, violent et sectaire. Un homme, profitant de cette circonstance, s'acharne contre les réductions en lançant une campagne de calomnies haineuses, le marquis de Pombal. Source encore de surprise pour l'histoire : un grand homme d'État, car ce qualificatif ne saurait lui être refusé, s'abaisse à répandre d'infâmes pamphlets.

En 1757 paraît la brochure *Relação abbreviado da Republica de los Jesuitas*. La Papauté s'émeut, enquêtes et contre-enquêtes se succèdent. De nouveaux libelles excitent les convoitises : les Jésuites ont accumulé de l'or dans les réductions ! L'opinion publique est à tel point en effervescence qu'elle prête même attention à une histoire romanesque et ridicule, celle du « Roi Nicolas du Paraguay », usurpateur qui aurait été couronné par les missionnaires et qui est comparé à Attila !

La pression idéologique à la veille de la Révolution française contraint Choiseul à expulser les Jésuites de France en 1762 et la Cour de Madrid suit cet exemple le 27 mars 1767. Cette fois, les Jésuites se résignent, leur ordre lui-même s'effondre. Un nouveau gouverneur de Buenos Aires, le marquis de Bucarelli, multiplie les promesses fallacieuses et les fait arrêter, emprisonner ou déporter. Les Guaranis, traqués de toutes parts, se dispersent et les villages sont détruits. Le 21 juillet 1773, le Pape dissout la Compagnie de Jésus elle-même.

Nous constatons qu'il n'y a pas eu déclin de l'État jésuite, il y a eu destruction.

CONCLUSION

Qu'est devenu le peuple guarani après le départ des Jésuites ? Hélas ! tous les observateurs sont d'accord. Dans la plupart des localités l'alcoolisme et les vices anciens ont reparu : ivrognerie, violence, débauche ; la population a diminué rapidement, la famille s'est dissociée. Peu de chose est resté de l'édifice social harmonieux édifié au cœur de l'Amérique du Sud, et le voyageur a pu depuis lors, rêver sur des ruines.

Les missionnaires ont pourtant réalisé un chef-d'œuvre, une société d'une prospérité incontestée où les crimes et délits étaient d'une extrême rareté. Loin de poser le problème de la destinée sur un plan purement matériel, loin de voir dans l'homme un être uniquement social, ils ont su élever leurs sujets sur un plan spirituel et ont tenté de dégager des individualités. Évitant de se cantonner dans le statique, ils ont cherché à promouvoir le progrès par une tentative d'apprentissage de la liberté et ils ont essayé de donner aux Indiens un idéal.

Ils ont accompli cette tâche dans les conditions les plus difficiles en se maintenant dans un isolement farouche. Les hauts dignitaires de l'Église, dans les grandes cités voisines, se plaignaient fréquemment de ne pouvoir circuler à leur gré sur le territoire des réductions. Quant aux Européens qui obtenaient une autorisation spéciale, ils étaient toujours accompagnés par un préposé des Jésuites. Les dirigeants, à toutes les réclamations, opposaient la nécessité d'écarter les influences malsaines dont ils étaient à même de donner de trop nombreux exemples et ils rappelaient le précédent établi par l'illustre Bartolome de las Casas persuadant le gouverneur Pedro de Alvarado de fermer le Guatemala à l'accès des blancs.

Nous avons vu que l'économie elle-même était florissante, qu'elle constituait un modèle dans cette partie de l'Amérique. On pourrait même, sans trop exagérer, noter çà et là les symptômes d'une industrialisation naissante. Grâce à leurs connaissances techniques, les Pères avaient créé les ateliers de tissage

dont nous avons parlé, et aussi les fabriques de produits dont ils avaient un besoin urgent : briqueteries, tuileries, fonderies, arsenaux. Ayant des nationalités différentes, ils avaient des vocations diverses correspondant à la psychologie des habitants de leurs nations d'origine : les Italiens s'adonnaient à la construction des édifices et à la décoration artistique, les Suisses à la fabrication des horloges et des montres.

A la question classique suggérée par l'examen de tout système dans lequel une partie des produits est répartie suivant les besoins : pourquoi l'homme travaille-t-il puisqu'il est certain d'obtenir le nécessaire ? les Jésuites apportent une réponse. Généralement il est indispensable dans ce cas de recourir à la contrainte, mais il n'en est pas ainsi au Paraguay, où les missionnaires ont trouvé une meilleure solution : ils ont créé une mystique. Ils ont amené les Indiens à se considérer comme les enfants de Dieu qui pourvoit à tout. Jamais Pères n'ont mieux mérité ce nom, ils administrent des familles paroissiales en héritant, aux yeux de leurs sujets, les pouvoirs mystérieux que les ancêtres guaranis attribuaient aux forces de la nature et aux idoles païennes. La multiplication des cérémonies religieuses, quotidiennes en principe, contribue à la formation de cet état d'esprit en satisfaisant le goût esthétique, musical en particulier, de l'homme de race rouge et sa tendance aux interprétations surnaturelles.

Comment expliquer, dans ces conditions, l'échec final de cette expérience ? Comment les indigènes n'ont-ils pas gardé l'empreinte si vigoureuse et si adroite qui leur avait été impo-

sée ? On ne peut cependant pas dire que le temps ait manqué puisque l'expérience a duré un siècle et demi.

Pour que la mentalité des Guaranis se soit retrouvée après la chute de l'État jésuite telle qu'elle était avant l'arrivée des blancs, à quelques détails près, il faut qu'elle soit demeurée imperméable à la plupart des influences qui se sont exercées sur elle. La cause paraît être le caractère enfantin que nous avons souligné. Les Pères ont essayé de provoquer une évolution, mais s'ils ont réussi à attirer les Indiens et à les inciter à modifier leur mode d'existence, ils n'ont pas pu agir en profondeur parce que, au-delà d'une certaine limite, l'âme a continué de leur échapper. Les essais de personnalisation ont échoué, le goût de la liberté n'a pas trouvé de terrain pour se développer, l'Indien a préféré l'obéissance passive qui évite les responsabilités (1).

L'indigène est donc resté et a voulu rester dépendant. De leur côté, les Pères ont trouvé qu'il était plus simple, après avoir paré à l'essentiel, c'est-à-dire après avoir converti leurs ouailles, de continuer à les diriger eux-mêmes. Dans la meilleure intention du monde, ils ont exercé un maximum de fonctions et

(1) Plusieurs caractéristiques de cette mentalité se retrouvent dans le Brésilien « affectif, irrationnel, mystique, tolérant, hospitalier, manquant d'intérêt économique », écrit F. de Azevedo : *Cultura Brasileira*, Rio de Janeiro, 1943. — Il importe cependant de noter que certains Pères exagèrent la naïveté et la sensiblerie de leurs ouailles. Le Père Schmid prétend que les tapis des églises étaient mouillés par les pleurs des fidèles ! (*Ein Reisläufer Gottes*, p. 137). Le sens de la solidarité indienne, écrit R. Bastide, « se marque dans son régime communiste » (*La psychologie ethnique en Amérique du Sud. Revue de Sociologie économique et de Psychologie des peuples*, janvier 1948, p. 38).

ont traité leurs administrés comme des enfants en prolongeant ainsi leur enfance. A force de considérer leurs sujets comme des mineurs, ils ont maintenu leur minorité.

L'instruction demeurait très élémentaire ; c'était déjà un résultat heureux que d'obtenir la connaissance de la langue guarani, du catéchisme, du calcul, de l'histoire sainte. Le latin était utilisé pour la liturgie seulement et un choix était effectué parmi les enfants afin de recruter les séminaristes futurs. Ajoutons l'enseignement des techniques à un âge plus avancé afin de spécialiser les artisans.

Deux faits caractéristiques permettent de se rendre compte de la rigueur de la tutelle.

L'éducation prenait fin au moment où normalement les jeunes gens devaient se marier. Les garçons de 17 ans et les filles de 15 ans étaient rassemblés à deux reprises dans l'année et invités à s'accorder en vue du mariage. Il n'y avait pas contrainte, mais on comprend que le mariage dans ces conditions n'ait pas été très « considéré », suivant l'expression d'un auteur. Sur ce point encore la ressemblance est grande avec le système des Incas (1).

D'autre part, nous savons que le conseil municipal était élu par les Indiens, mais c'était le curé de la paroisse qui dressait la liste des candidats, non pas pour tourner le règlement en imposant ses préférences, mais parce que les indigènes eux-mêmes ne se souciaient pas de procéder à ce choix embarras-

(1) L. Baudin. *El Imperio socialista...*, p. 94.

sant et demandaient l'avis du Père en qui ils avaient confiance. C'est par réaction contre ce procédé que les habitants des villes situées au Paraguay hors des limites de l'État jésuite ont durci leurs positions dans ce domaine en maintenant avec force leurs privilèges municipaux *(fueros)*, autrement dit leurs libertés communales (1).

L'Indien est donc resté indien sous le vernis catholique et s'est intégré tel quel dans le système socialiste, c'est-à-dire centralisé et planifié, qui lui convenait parfaitement. La réglementation rigoureuse était même séduisante grâce à l'extraordinaire habileté des Pères et au contraste qu'offraient les pays extérieurs où régnait l'esclavage. Une unité s'est créée et le Paraguay en a été l'héritier. L'État moderne de ce nom, dont les habitants ont donné au siècle dernier un exemple remarquable d'héroïsme, pendant la guerre qui les a opposés à leurs trois puissants voisins, a été forgé dans les missions (2).

Il est arrivé aux réductions, en définitive, ce qui est arrivé aux Incas. Le système socialiste appliqué dans les deux cas ne permet pas de créer des personnalités, bien que les Jésuites aient essayé de le faire. La masse reste inerte, amorphe et retombe dans son état antérieur en regrettant le temps où elle n'avait qu'à obéir. Au Pérou, l'élite a disparu, l'Empire socialiste ayant été brisé par son heurt dramatique avec quelques Espagnols venus d'une terre de liberté. Au Paraguay, la caste

(1) L. A. SANCHEZ. *Reportaje al Paraguay*, p. 109.
(2) Guerre de 1866-1868 du Paraguay contre l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay réunis.

supérieure a été expulsée sans avoir réussi à créer une élite indigène et aucun groupement n'a pu la remplacer.

Comme à leur époque Montesquieu, Buffon, Voltaire, Chateaubriand, l'abbé Raynal (1), admirons ces manieurs d'hommes qui traversaient les océans pour se rendre dans des pays souvent inhospitaliers afin d'obéir à leur mission, pays si lointains que leurs lettres mettaient parfois plusieurs années pour parvenir à leurs destinataires européens (2), mais déplorons qu'ils aient été poussés par les circonstances à appliquer une organisation qui leur laissait peu de chances de former des individualités capables de maintenir les valeurs qu'ils avaient créées. Ils ont fait tout leur devoir, ils ont donné de grands exemples ; c'est le système lui-même qui est responsable de l'échec final (3).

(1) Il est attristant de constater que des écrivains éminents aient été d'un autre avis. DIDEROT traite les Jésuites de « cruels Spartiates en jaquette noire » ! Les Français, il est vrai, ont été influencés par le récit de BOUGAINVILLE qui a visité les réductions au moment de leur débâcle et a noté que les Indiens avaient l'air « d'animaux pris au piège, ayant perdu toute vitalité et toute personnalité » (Phrase citée par DUPONT-WHITE dans sa préface à *La Liberté* de Stuart MILL en 1860).

(2) Les lettres des missionnaires des réductions des Chiquitos mettent 2, 3 et même 5 ans, selon les départs des bateaux, pour parvenir en Europe (F. A. PLATTNER : *Ein Reisläufer Gottes*).

(3) R. GOTHEIN dénonce très justement le caractère artificiel de ce mécanisme social dont le fonctionnement exige la direction continuelle des Jésuites (*Der Christlich Sociale Staat*...). Henry GEORGE, le fondateur du georgisme, rend hommage aux Jésuites, mais remarque avec raison que la seule force capable d'atteindre un tel résultat est « une foi religieuse, définie et forte » et qu'elle fait défaut en son temps (*Progrès et pauvreté*, trad. franç., Paris, 1887, p. 305). Parmi les appréciations de nos contemporains signalons celle de M. BICHARA TABBAH : « La tentative des Jésuites pour établir le paradis sur terre a à peu près réussi, mais au prix d'un nivellement des valeurs, les indigènes ne s'étant convertis que parce que dans le Royaume de Dieu leur vie matérielle était assurée ». Cette thèse nous semble trop étroite.

Deux grandes expériences socialistes se sont donc succédé en Amérique du Sud avant l'époque contemporaine : celle des Incas, celle des Jésuites. De telles sociétés ont pu progresser parce qu'elles étaient dirigées par une élite (Pérou) ou une caste (Paraguay), mais quand ces chefs éclairés ont disparu, l'ensemble s'est effondré. Le système, même dans les meilleures conditions, ne permet pas la personnalisation des hommes de la masse, unique moyen de reconstituer la classe dirigeante qui demeure le seul agent du progrès. Il se révèle incapable de stimuler les forces intimes et profondes qui provoquent et maintiennent l'essor : le génie créateur, la volonté de dépassement, la projection vers l'avenir.

Nous regrettons que le magnifique effort des Jésuites soit resté vain. Puisse-t-il du moins servir d'enseignement aux hommes de notre temps (1) !

(1) Les théoriciens de l'économie tireront de la présente étude cet enseignement que, contrairement à une opinion très répandue, ce ne sont pas les facteurs économiques qui se révèlent les plus importants, lorsque l'on désire provoquer la croissance d'un pays sous-développé, ce sont les facteurs psychologiques et sociologiques. Les problèmes relatifs à la productivité du travail et à la formation du capital apparaissent comme secondaires à côté de ceux qui concernent le désir de bien-être et le sens de l'avenir. Précisément, l'application d'un système socialiste n'est pas favorable à la naissance et au développement d'un processus psycho-sociologique chez les indigènes soumis à une volonté supérieure et situés dans un cadre rigide.

Réductions du Paraguay



1. San Ignacio Guazu
2. Santa Rosa
3. Corpus
4. San Xavier
5. Martires
6. Santa Ana
7. Santa Maria
8. San Cosme
9. Santa Marta
10. San Juán
11. San Lorenzo
12. San Migue
13. San Luís
14. San Nicol
15. San José
16. San Carlos
17. San Tome

CARTE II

Missions des Chiquitos



1. Concepción
2. San Ignatius
3. San Rafael
4. San Juan
5. Santo Corazón

ANNEXES

I

Les sources.

Les documents écrits constituent nos principales sources, ils sont en nombre relativement réduit.

1. *Les témoins oculaires* sont les Jésuites eux-mêmes, capables, cultivés, mais dont l'impartialité peut être parfois mise en doute. Ils excellent dans les descriptions pittoresques et font preuve souvent d'une certaine naïveté. Leurs contributions essentielles figurent dans les *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères* (Paris, 1717 à 1773). Beaucoup trop apologétique est la *Relation des Missions du Paraguay* du Père L. A. MURATORI, publiée en italien en 1743 sous le titre : *Il cristianisimo felice nelle Missioni del Paraguay*. Plus scientifique est le grand ouvrage du Père P. F. X. CHARLEVOIX, *Histoire du Paraguay*, en 1757 (6 volumes). Descriptif reste BOUGAINVILLE dont le voyage se situe au moment de la débâcle des réductions : *Voyage autour du Monde*, 1re édition, 1771 ; 2e édition, 1777, t. I, chap. 7. Pour les missions des Chiquitos, nous trouvons un récit très vivant dans le livre de F. A. PLATTNER : *Ein Reisläufer Gottes* (Lucerne, 1944), rédigé d'après les lettres du Père SCHMID, de nationalité suisse.

Toutes sortes de documents de première main ont été rassemblés avec plus ou moins de méthode par P. Pedro LOZANO : *Historia de la Compañía de Jesús en la provincia de Paraguay* et *Historia de las Revoluciones de la provincia del Paraguay en la América meridional desde el año 1721 hasta el de 1735* (Buenos Aires, 1905), par P. PAS-

TELLS : *Historia de la Compañia de Jesús en la Provincia del Paraguay* (4 vol., Madrid, 1912) (1), par P. HERNANDEZ : *Organización social de las doctrinas guaranies de la Compañia de Jesús* (Barcelone, 1913).

2. *Des voyageurs tardifs* ont médité sur les vestiges des réductions. F. DE AZARA se fait le porte-parole des ennemis des Jésuites dans ses *Voyages dans l'Amérique méridionale* (Paris, 1809, traduction espagnole, Montevideo, 1850). Plus sûrs sont D'ORBIGNY dans ses *Fragments d'un voyage au centre de l'Amérique méridionale* (Paris, 1845), et M. MOUSSY : *Description géographique et statistique de la confédération argentine* (3 vol., Paris, 1860-1864). Presque au seuil du XXe siècle, J. B. AMBROSETTI raconte ses voyages : *Viaji a las misiones argentinas y brasileras por il alto Uruguay* (La Plata, 1894) et *Tercer viaji a Misiones* (Buenos Aires, 1896).

Mentionnons aussi un récit paru en 1859 dans le tome X de la revue *Le Monde*.

3. *Parmi les historiens du XIXe siècle*, citons A. DEMERSAY : *Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des établissements des Jésuites* (Paris, 1860) ; BRUCKER : *Le gouvernement des Jésuites au Paraguay* (Paris, 1880) ; P. HUONDER : *Deutsche Jesuiten missionäre des 17 and 18 Yahrhund* (Freiburg, 1899).

4. *Les économistes* sont particulièrement instructifs et nous avons eu à apprécier trois défenseurs de thèses économiques appliquées aux Réductions, tous trois de langue allemande : E. GOTHEIN : *Der Christlich-Sociale Staat der Jesuiten in Paraguay* (Leipzig, 1883) ; PFOTENHAUER : *Die Missionen der Jesuiten in Paraguay* (3 vol., Gutersloh, 1891-1893) ; M. FASBINDER : *Der Jesuitenstaat in Paraguay* (Halle, 1926). En France la thèse de SAGOT : *Le communisme au Nouveau*

(1) Complété par le Père MATTEOS qui raconte la visite de l'évêque FAJARDO.

Monde, *Réductions du Paraguay*, soutenue à Dijon en 1900, est une honorable compilation.

5. *Les auteurs du XX[e] siècle* qui s'intéressent aux Réductions sont peu nombreux. La 2[e] édition de L. LUGONES : *El Imperio Jesuítico*, paraît à Buenos Aires en 1908. A Paris, dans la *Revue de Phonétique*, l'abbé ROUSSELOT et Hubert PERNOT publient en 1911 une remarquable étude sur la langue guarani *(Contribution à la connaissance de la phonétique du guarani)*. A Asunción, même, en 1923, voient le jour l'ouvrage de B. CAPDEVIELLE : *Misiones jesuiticas en el Paraguay* et deux livres axés plutôt sur le Paraguay moderne : L. A. SANCHEZ : *Reportaje al Paraguay* et J. N. GONZALEZ : *Como se construye una Nación.*

L'excellent et bref article d'A. MÉTRAUX dans la *Revue de Paris* de juin 1952, p. 102 : *Jésuites et Indiens en Amérique du Sud*, néglige les questions économiques et le livre de J. DESCOLA : *Quand les Jésuites sont au pouvoir* (Paris, 1956) est une vulgarisation brillante et utile.

De très importants travaux d'érudition sont à signaler. Citons : M. MÖRNER : *The political and economic activities of the Jesuites in the La Plata region. The Habsburg era*, Stockholm, 1953, et diverses études parues dans l'*Archivum Historicum S. J.*, notamment celle de A. ARMANI (1955, p. 379) qui est présentée par R. LACOMBE en français dans *Sciences Ecclésiastiques* (de Montréal) en octobre 1961 et qui traite de deux sujets essentiels : le statut politique des Réductions et la propriété foncière individuelle.

Très intéressants pour nous sont deux exposés qui mettent l'accent sur l'économique, celui du Prince V. RUFFO DELLA SCALETA : *Le riduzioni del Paraguay*, revue *Studium*, Rome, avril 1934, et celui de R. LACOMBE : *Sur la terre comme au ciel*, *l'expérience économique des Jésuites au Paraguay*, conférence donnée en avril 1955 à l'Institut français de Port-au-Prince (1).

(1) Le titre fait allusion à la tragédie de Fritz HOCHWALDER jouée à Paris en mars 1952 à l'Athénée, mais qui ne traite pas de l'économie des réductions.

Enfin nous devons mentionner deux livres qui font entre eux un éclatant contraste, l'un d'une partialité rebutante : *La République communiste chrétienne des Guaranis* (Paris, 1949) de C. LUGON (1), l'autre remarquable à tous égards de notre collègue argentin Oreste POPESCU : *El sistema económico en las misiones jesuíticas* (Bahia-Blanca, 1952) (2).

Nous avons donné nous-même un bref aperçu de notre conception dans *Der Jesuitenstaat in Paraguay*, *Neue Zürcher Zeitung* (3 articles, février 1950).

Cette liste n'est nullement exhaustive. Notre étude ayant surtout un caractère économique, nous avons laissé dans la pénombre les documents qui nous apportaient peu de chose sur le plan où nous nous sommes placé.

fehlt J.S. Gesr. der Jes. Staat in Paraguay

II

Un socialisme de « petite communauté ».

Le hasard, qui se plaît parfois à provoquer des rapprochements instructifs, a voulu qu'en cette même région en 1893 une colonie socialiste se soit installée : *New Australia*, ainsi nommée parce qu'elle était fondée par des Australiens fuyant leur patrie après la grande grève de 1890-1892 (3). Leur but était de donner au monde une

(1) Par exemple, voyez le faux raisonnement par lequel l'auteur attribue l'essor de l'économie à l'absence de profit (p. 118).

(2) A titre secondaire, mentionnons le roman *Der blaue Tiger* (traduit en français en 1948) d'Alfred DOEBLIN, et la conférence prononcée par le Père RIQUET sur les Jésuites du Paraguay à l'Université des Annales le 13 juillet 1953, conférence sans aucun caractère scientifique...

(3) Ch. DROULERS. *Une colonie socialiste au Paraguay. Réforme sociale*, 1895, t. II. St. GRAHAME : *Where socialism failed*, Londres, 1912. W. H. KOEBEL : *Paraguay*, Londres 1917, p. 266. L'histoire de New Australia rappelle les tentatives de fondation de sociétés com-

leçon, de servir de modèle. Les conditions étaient très favorables : gouvernement bien disposé qui allait jusqu'à racheter les terres de quelques isolés pour parfaire le domaine de ces immigrés, sol fécond, hommes travailleurs et enthousiastes, chef honnête et convaincu : William LANE. Une société strictement communiste fut instituée comprenant les 250 membres du premier convoi. Or, avant même qu'arrivât le deuxième convoi, la colonie se disloqua et quelques membres se retirèrent. William LANE lui-même abandonna son entreprise quand il s'aperçut que le rendement du travail fléchissait au point de ne plus permettre à la riche terre de son domaine de nourrir ses disciples. Les causes de cet échec étaient aisées à discerner : le stimulant au travail faisait défaut, la répartition des produits selon les besoins était source de perpétuels conflits, les dirigeants savaient fort bien haranguer les foules, mais « étaient totalement dépourvus de l'esprit d'organisation ». L'exode commença vers les villes à hauts salaires et il fallut se résoudre à partager les terres entre les survivants. Les Australiens ont ainsi effectivement donné une leçon au monde, mais pas du tout dans le sens qu'ils avaient imaginé (1).

munistes, dites icariennes, par Étienne CABET, aux États-Unis, au siècle dernier. Épopée pittoresque et navrante. Sept fois les disciples de l'auteur de l'Icarie créèrent une communauté conforme à leur idéal communiste, six fois ces petites sociétés naissantes s'écroulèrent dans l'anarchie et la dernière fois, dérision suprême, le groupe se transforma... en société anonyme.

(1) Il existe entre une petite communauté et un grand État, tous deux socialistes, une différence de nature et non de degré, qui ne permet pas de considérer la première comme un modèle réduit du second et par conséquent de tirer de l'un des enseignements valables pour l'autre. Voyez sur ce point notre exposé sur les Kibboutz israéliens dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1959.

Une petite communauté, fondée en 1941 et reposant sur un fondement religieux, s'est établie à *Primavera* au nord-est d'Asunción. Elle ne parvient pas à recruter des adeptes. Son développement est dû à un taux élevé de natalité qui a décliné depuis quelques années. Elle est agricole et pastorale et n'admet pas la propriété individuelle (H. HACK : *Primavera a Communal Settlement of Immigrants in Paraguay. Research Group for European Migration Problems Bulletin*, La Haye, juillet 1958, p. 75).

TABLE DES MATIÈRES

ÉDITIONS M.-Th. GÉNIN
3, RUE DE MÉDICIS - PARIS
Dépôt légal : N° 358, 1er trim. 1962

=

IMPRIMERIE BARNÉOUD S. A.
LAVAL (Mayenne). N° 4364, 2-1962

ÉDITIONS GÉNIN — LIBRAIRIE DE MÉDICIS

3, Rue de Médicis - PARIS 6e

8 NF